

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FLEURANGE.

LA VIEILLE MAISON

XIII

(Suite.)

Si, un mois auparavant, on eût prédit aux heureux habitants de la vieille maison qu'ils n'avaient plus que quelques semaines à passer dans ses murs, cette prédiction leur eût causé à tous une grande épouvante et chacun se serait demandé comment une telle épreuve se pourrait supporter. Mais il y a dans la vie, même la plus comblée de bonheur, lorsqu'elle est dans l'ordre parfait, c'est à dire lorsque les devoirs de chaque jour y sont compris et fidèlement accomplis, il y a, dis-je, dans une telle vie une préparation latente aux coups les plus rudes de l'adversité, et, si le jour de les subir se lève effectivement, on est surpris de trouver que ceux qui semblaient jouir plus que d'autres des biens qu'ils possédaient, savent, avec plus de fermeté et de sérénité que tous, se résigner à les perdre.

L'épreuve subsiste cependant. Elle accable de tout son poids, mais elle vient seule, et sans être accompagnée de ces deux fléaux qui pénètrent à sa suite, là où le mal a précédé le malheur : le trouble et le désordre.

Ni l'un ni l'autre de ces maux n'entrèrent en effet avec la ruine dans la maison de Ludwig Dornthal. Le désastre extérieur était complet, mais, à l'intérieur, la paix et l'ordre furent maintenus.

Toutes les décisions, même les plus rigoureuses, furent prises avec calme et exécutées sans hâte, comme sans délai. Ils ne se dissimulaient point la grandeur du sacrifice qui leur était imposé ; ils n'affectaient pas une insensibilité qu'ils n'éprouvaient point ; mais, tout en ayant bien souvent les yeux remplis de larmes, ils se préparaient tranquillement, et comme le fait dans un naufrage un bon et vaillant équipage forcé par la tempête d'abandonner son navire.

C'est ainsi que furent prises toutes les dispositions nécessaires pour l'abandon de leur chère demeure, pour la vente presque complète des livres et des tableaux réunis par le professeur avec tant de soin et d'orgueil, ainsi que pour celle d'autres collections, source des seules jouissances qu'il eût jamais goûtées en dehors du cercle chéri de sa famille et de ses amis.

Et il fallait aussi se séparer de ceux-ci ! Lorsque Ludwig Dornthal avait annoncé son intention de reprendre la carrière qu'il avait quittée depuis vingt ans, les offres lui vinrent pourtant de tous les côtés, et d'abord de la ville qu'il habitait. Mais les raisons de stricte économie qui devaient désormais régler leur vie, auxquelles s'ajoutait une secrète répugnance à changer tout d'un coup de position, dans un lieu où il en avait occupé une si prospère, le déterminèrent à quitter Francfort. Après quelques hésitations, il se décida à accepter un modeste poste qui lui était offert à l'université de Heidelberg.

Il y trouvait l'avantage de pouvoir acquérir à très-bas prix une petite maison, presque rustique, il est vrai, mais située hors des portes de la ville, au bord du Neckar et entourée d'un jardin. Il pouvait, de là, se rendre facilement chaque matin à l'université, et la perspective de ce repos champêtre à la fin de ses laborieuses journées les lui faisait envisager avec moins de déplaisir. Il fut donc décidé qu'il irait s'y établir avec sa famille, le plus promptement possible.

Tel était le plan auquel il s'était arrêté et dont les détails devaient être peu à peu réglés pendant les quelques semaines qu'ils devaient forcément passer encore dans la vieille maison avant de la quitter sans retour.

Clément s'était chargé de tous les préliminaires de la vente considérable qui allait avoir lieu ; il voulait en éviter le triste soin à son père et accomplir seul cette pénible et fatigante besogne, mais elle se trouva facilitée pour lui plus qu'il ne l'avait prévu, car Fleurange ne lui permit pas de refuser le concours de son activité. Elle se mit donc à l'œuvre avec lui, allant et venant en silence, les manches relevées ; ses adroites petites mains transportant les porcelaines avec sûreté, d'un lieu à un autre, plaçant, numérotant, rangeant, épous-

setant les livres, selon les instructions qu'elle recevait de son cousin, dont elle allégeait en effet singulièrement la tâche ; puis, le soir venu, ils s'établissaient dans la bibliothèque déjà presque entièrement dépouillée de ses richesses, et ils écrivaient et recopiaient des listes ou bien ils inséraient dans de grands registres des notes relatives aux précieux volumes ou aux manuscrits qui allaient disparaître.

C'était en résumé une besogne qui exigeait la vigueur et l'activité de la jeunesse en même temps que beaucoup de réflexion, d'assiduité et de travail. Dire que, tandis qu'ils accomplissaient ensemble cette double tâche, ils ne la trouvaient point parfois fatigante, que leurs fronts ne se rembrunissaient jamais, que leurs yeux ne fussent point parfois humides, tandis que passaient par leurs mains tant d'objets qu'ils ne devaient plus revoir, ce serait inexact ; mais il le serait beaucoup aussi de penser que Clément, malgré ce rude labeur, se trouva fort à plaindre pendant cette semaine.

Il vint même un jour, dans l'avenir où, se rappelant-ceux-ci, il lui sembla que ces heures, pendant lesquelles il voyait en face de lui ces beaux yeux baissés sur ce lourd registre, se relevant parfois pour l'interroger et pour lui jeter un regard d'amitié, il lui sembla, dis-je, que ces heures évanouies comptaient parmi les plus belles de sa vie !

Enfin la besogne approchait de son terme : ils devaient l'achever dans la journée, et ils travaillaient ensemble pour la dernière fois, lorsque Fleurange leva les yeux.

—Clément, dit-elle, tout ceci va être bientôt achevé. J'ai gardé pour ce moment une confiance que j'ai à vous faire.

Clément interrompit son travail tout court et l'interrogea du regard.

—Non ! non ! achevez ce que vous faites, vous m'écoutez ensuite.

La besogne de Clément fut vite terminée. Fleurange, de son côté, ferma le grand livre placé devant elle et reprit :

—Vous souvenez-vous de notre conversation dans le jardin, il y a quinze jours ?

—Assurément oui.

—Eh bien, après vous avoir quitté ce soir-là, j'ai passé la nuit à réfléchir, et j'ai fini par écrire une lettre au meilleur et même au seul ami que j'aie au monde, hors de cette maison.

—Au docteur Leblanc ? dit Clément instruit, comme de raison, de toutes les circonstances qui avaient précédé l'arrivée de sa cousine.

—Oui, au docteur Leblanc. Je lui ai dit tout ce que je venais d'apprendre ; je lui ai exposé la situation dans laquelle allaient se trouver mon oncle et sa famille, et mon désir, mon ardent désir, non-seulement de ne point leur être à charge, mais d'accomplir vis-à-vis d'eux le devoir d'une fille. Leurs propres filles ont d'autres devoirs : elles sont mariées. Pour moi, je n'ai que celui-là, et il m'est si cher ! si cher ! répéta Fleurange de cette voix tendre qui parfois faisait pénétrer jusqu'au fond du cœur ses plus simples paroles, que j'estimerai ma vie heureuse et bien remplie si je puis m'y consacrer tout entière !...

Clément baissa la tête et reprit sa plume comme pour corriger un des chiffres inscrits devant lui. Il ne fallait pas qu'elle vit sur son visage l'effet de ce langage, non ! il ne le fallait pas.

—Eh bien ? dit-il au bout d'un moment sans la regarder, et qu'a répondu le docteur Leblanc ?

—Tenez, Clément, lisez ; voici la lettre que j'ai reçue de lui il y a deux jours.

Clément prit la lettre et la lut ; pendant qu'il la lisait, il se sentit tout d'un coup saisi d'une angoisse semblable à celle qu'il avait éprouvée peu de jours auparavant, dans le jardin, après la conversation que venait de lui rappeler Fleurange.

Il lui fallut un effort violent pour se maîtriser et pour ne pas déchirer en mille pièces le papier qu'il tenait à la main. Il y parvint cependant heureusement, car c'eût été l'acte le plus insensé qu'il eût jamais commis.

Rien, en effet, dans la lettre du docteur Leblanc, ne justifiait cette velléité furieuse. Elle était ainsi conçue :

“ Ma chère jeune amie,

“ Je ne saurais vous dire combien je suis à la fois affligé et édifié du triste récit que vous me faites : je savais de longue date quel homme était votre oncle ; mais je vois aujourd'hui que, même parmi les meilleurs, il y en a peu qui lui ressemblent, et jamais je ne me suis senti un plus vif désir d'aller lui serrer la main. Vous savez que j'ai toujours eu cet espoir et cette intention. Mais il est probable que je pourrai l'effectuer plus tôt que je ne le pensais, et ceci m'amène à la seconde partie de votre lettre.

“ Je conçois votre désir : je voudrais le seconder. D'ailleurs je n'ai pas oublié que je vous ai promis de vous aider à gagner votre vie, si jamais cela était nécessaire. Pauvre enfant ! j'avais bien espéré n'être jamais appelé à tenir cette promesse. Mais, puisque nous en sommes là, je crois devoir vous parler d'une lettre que j'ai reçue hier et qui, coïncidant avec la vôtre, m'a semblé être une indication providentielle. Cette lettre est d'une de mes clientes,

une dame russe qui se nomme la princesse Catherine Lamianoff et qui se trouve en ce moment à Munich, où elle me demande de venir la trouver. Je lui ai donné jadis des soins avec succès, et, d'après ce qu'elle me dit de son état, je crois qu'en effet ma présence peut lui être utile. J'ai résolu de m'absenter pendant quinze jours pour aller les passer près d'elle. Je vous verrai donc, car, étant en Allemagne, j'irai tout exprès à Francfort. Mais, auparavant, je veux vous dire ce qu'il peut y avoir d'intéressant pour vous dans cette lettre. La princesse me demande instamment de lui trouver une jeune fille, bien élevée et ayant des manières distinguées, qui consente à devenir sa demoiselle de compagnie. Elle s'ennuie, elle est malade, et vous trouveriez auprès d'elle, en même temps qu'une occupation lucrative, un grand acte de charité à accomplir. Mais, nous causerons de tout cela avant huit jours. En attendant, comptez toujours, comme vous avez le droit de le faire, sur mon sincère et affectueux dévouement. Je ne vous dis rien de la part de ma sœur, qui vous écrit par la même poste une longue lettre d'accord en tout avec celle-ci.

“ P. S. La princesse est veuve. Elle a été deux fois mariée. Elle est très-riche, et elle offre à la demoiselle de compagnie qu'elle me charge de lui trouver cent cinquante louis par an.”

Clément demeura quelques instants silencieux.

—Et vous songez à accepter une pareille proposition ? dit-il enfin avec une irritation tout à fait étrangère à sa manière d'être habituelle. Quelle folie !

—Non, ce ne serait pas une folie, répondit Fleurange avec douceur. Si, en causant avec le docteur Leblanc, je ne découvre aucune raison de refuser cette situation, il m'est impossible de voir où serait la folie de l'accepter.

—Gabrielle, vous le savez, dit Clément du même ton, le rôle que vous voulez prendre m'est insupportable ! Ce rôle m'appartient, à moi seul ; c'est à moi de travailler pour mes parents, pour mes frères et pour vous. Si vous aviez seulement un peu d'amitié pour moi, vous comprendriez que c'est là une grâce que je vous demande et que vous n'avez pas le droit de me refuser.

—Voyons, Clément, dit Fleurange d'une voix calme, causons un peu raisonnablement. Lorsque tout sera vendu et que vos parents seront établis dans leur nouvelle petite propriété à Heidelberg, vous savez bien que les faibles appointements de votre père, et même ce que vous pourrez y ajouter, suffiront à peine pour les faire vivre à l'aise avec Frida. Vous, vous resterez à Francfort où, malgré votre âge, vous avez le choix entre plusieurs emplois. Mais Fritz ?... Avez-vous oublié notre calcul d'hier ? Serez-vous

assez riche pour le placer dans ce bon gymnase où vous voudriez tant qu'il pût entrer pour apprendre à devenir indépendant à son tour ? Non, Clément, vous savez bien que vous ne le pouvez pas. Tandis que, poursuivit-elle avec animation, si cette bonne dame veut bien de moi, tout, hormis une minime partie de la somme que je recevrais, serait envoyé à mes chers frères. L'éducation de Fritz serait assurée, et ma bonne tante serait délivrée de toute inquiétude, non-seulement à mon sujet, mais au sien. Oh ! voyez-vous, Clément, je serais mille fois plus heureuse loin de vous ainsi, dussé-je être traitée comme une esclave par cette princesse, que près de vous inutile, inactive, et ajoutant par ma présence aux difficultés de tous au lieu de contribuer à les diminuer.

Clément, le coude sur la table, la tête sur sa main, ne répondait pas un mot.

—Allons, allons, déridez-vous, mon bon Clément, dit Fleurange d'un ton caressant en lui prenant doucement la main. Nous nous reverrons, comme les écoliers, pendant les vacances. Nous nous retrouverons de temps en temps là-bas, au bord du Neckar ; Ce sera toujours notre *chez nous* !... notre seul foyer de famille !... et nous y reviendrons tous, comme ici, aux grands jours de fêtes !..

Que pouvait répondre le pauvre Clément ? Qu'avait-il à objecter ? Ne fallait-il pas taire à jamais tout ce que, dans ses rêves évanouis, il avait cru qu'il oserait dire un jour ?... N'était-il pas condamné maintenant, pour vivre, au rude travail quotidien ? Sa vie n'avait-elle pas désormais un but unique dont rien ne devait le distraire ? Et, en eût-il été autrement, n'était-il pas à ses yeux un enfant ? n'était-il pas dénué de tout ce qui pouvait plaire ? n'avait-il pas de tout temps prévu que le bonheur de ses rêves s'évanouirait au premier souffle de la réalité ?..

Il prit dans ses mains la petite main de sa cousine, et attachant sur elle son regard ordinaire, simple et cordial :

—Vous avez raison, Gabrielle, dit-il, pardonnez-moi ; j'ai l'air ingrat, mais je ne le suis pas. Que Dieu vous récompense ! Vous êtes un ange !

Et il ajouta, si bas qu'elle ne l'entendit pas : “ Un ange dont je suis plus séparé que de ceux du ciel ! ”

XIV

A partir de ce jour, Clément ne sembla plus s'occuper du projet de sa cousine, ou du moins il n'en parla jamais, et ce projet fut discuté devant lui sans qu'il prit part à la conversation.

Madame Dornthal, capable elle-même de tous les dévouements, l'était aussi de la générosité, non moins réelle et peut-être plus rare, de savoir les accepter. Elle comprenait bien le caractère de Fleurange, et elle ne voulut pas en ce moment lui ravir la joie la plus exquise que peut goûter un cœur tel que le sien.

— Chère enfant, lui dit-elle en la serrant dans ces bras, oui, j'accepte le secours que tu m'offres, et je te remercie. Oui, grâce à toi, j'aurai une inquiétude de moins pour deux de mes enfants, et, si le docteur Leblanc me rassure pour ma Gabrielle, je la laisserai suivre l'impulsion généreuse de son cœur.

Et madame Dornthal garda pour elle ou communiqua seulement à son mari un autre motif de son consentement.

— Elle sera ainsi préservée de quelques-unes des privations de notre vie nouvelle. Elle continuera à jouir du bien-être que nous ne pouvons plus lui donner. Elle sera plus gaie et plus heureuse loin de nous que près de nous en ce moment, la pauvre enfant !

— Oui, répondit le professeur, c'eût été en vérité dommage d'enfouir cette jeunesse dans une chaumière : cela me coûtait J'ai tant de fois béni Dieu, depuis un mois, d'avoir assuré le sort de nos chères filles ! Et cependant, ajoutait le pauvre Ludwig en soupirant, ces jeunes visages étaient bien réjouissants à voir !!!

— Nous les reverrons, Ludwig ; Hilda et Harl nous attendent ; notre Clara passera l'hiver près de nous, puisqu'on vient de commander à Julian de grands travaux aux environs d'Heidelberg. O mon Ludwig ! tant que Dieu nous laisse tout ces biens, abandonnons-lui, non-seulement sans murmure, mais sans regret, tous ceux qui nous a ôtés !

Ceux qui ne songent qu'à s'enrichir et qui font de cette pensée leur unique affaire, ceux-là ne sont pas plus que d'autres préservés de la ruine. On peut même presque dire que ce sont ceux-là que le malheur visite ainsi le plus souvent. Ne feraient-ils donc pas bien de réfléchir un peu d'avance aux conditions qui peuvent modifier singulièrement les traits de cet hôte sévère et lui donner l'aspect que nous lui voyons prendre en ce moment sous le toit des Dornthal ? Il est vrai que, pour cela, il faudrait évidemment commencer par songer à autre chose qu'à s'enrichir.

Le docteur Leblanc arriva, ainsi qu'il l'avait dit, environ dix jours après sa lettre. Sa première rencontre avec les habitants de la vieille maison coïncida avec les derniers jours qu'ils eussent à passer dans ces murs, et cette circonstance l'eût fait hésiter à venir, si le professeur ne l'y eût cordialement encouragé. Depuis longtemps ils désiraient se connaître, car, dans des sphères différentes, tous les deux avaient une grande renommée, et d'ailleurs la jeune fille qui

leur avait dû tour à tour tant d'obligations leur servait de lien. Le docteur fut donc accueilli par l'oncle de Fleurange tout autrement qu'un inconnu : la tendance de leurs esprits, la nature de leurs études et même les traits saillants de leur caractère étaient cependant très-dissemblables ; mais tout, chez l'un comme chez l'autre, reposait sur la même base, et par des chemins divers ils parvenaient au même but. Ils découvrirent donc que, bien que la vie pour tous les deux fût parvenue presque à son déclin sans avoir amené entre eux le hazard d'une rencontre, ils étaient nés amis intimes.

Que d'amis inconnus passent ainsi toute leur vie entière sans se rencontrer et sans se douter jamais de la sympathie qui les unit ! Qui sait combien de liens de cette sorte se découvriront au ciel ? Qui sait encore si cette découverte ne sera pas l'une des plus douces joies de l'autre vie, accordée plus largement peut-être (comme toutes les jouissances dont l'avant goût existe ici-bas) à ceux qui sur la terre en auront été le plus complètement privés !

La maison hospitalière était fermée : les rayons de la bibliothèque étaient vides, les panneaux étaient dépouillés de leur riche et noble parure. Tout était maintenant humiliation et sacrifice là où naguère tout était satisfaction et jouissance ; et cependant il est probable que le docteur Leblanc n'eût point éprouvé une sensation de respect et d'attendrissement aussi vive s'il eût visité pour la première fois les Dornthal pendant le jour de la prospérité.

De leur côté, cet ami nouveau semblait avoir toujours occupé au milieu d'eux la place qu'il venait d'y prendre, et, en dépit de la tristesse du présent et de celle de l'avenir, Fleurange, à la veille de quitter tous ses amis, n'en jouissait pas moins de la satisfaction de les voir un instant réunis, et ne comptait pas comme moins heureux que les autres les derniers jous passés au milieu d'eux.

Madame Dornthal n'avait rien recueilli, de ses conversations avec le docteur Leblanc, qui lui semblât de nature à détourner Fleurange de son projet. Elle apprit seulement que le séjour de la princesse Catherine à Munich était tout à fait temporaire ; qu'elle y passait à son retour des eaux, où d'habitude elle venait tous les étés, et qu'elle reprenait ensuite le chemin de Florence, où elle possédait un palais qui était sa demeure d'hiver.

Après l'échange de quelques lettres, il fut décidé que Fleurange accepterait les offres de la princesse et partirait pour Munich avec le docteur. Elle aurait ainsi le double avantage de la protection de son vieil ami pendant le voyage et de sa présence auprès d'elle pendant le jour de son début dans sa carrière nouvelle.

Tandis que tout ceci se décidait, les jours passaient tristes et rapides, et le dernier qu'ils eussent à passer dans la vieille maison

vint bientôt. Le dernier jour où leurs yeux pouvaient encore contempler ces pieux murs témoins de tout le bonheur du passé ; et ce jardin, et cette verte pelouse, et ces plates-bandes fleuries, et ces grandes allées couvertes d'ombres et remplies de souvenirs dont, au printemps prochain, ou au printemps d'aucune année dans l'avenir, ils ne pourraient plus jamais revenir chercher la trace.

Clément, silencieux, comme il l'était souvent, mais plus agité que de coutume, rassemblait à la hâte le petit nombre de livres qui devaient faire partie, le lendemain, de son léger bagage. Le généreux sacrifice de sa cousine lui permettait de placer sur-le-champ Fritz selon ses vœux ; mais il n'en serait que plus complètement seul, et, bien que la présence d'un enfant eût été pour le jeune homme une difficulté de plus, et fût plus tard devenue une entrave sérieuse, Clément aimait son petit frère et s'était formé une perspective consolante de la nécessité de le garder près de lui. Maintenant cette nécessité n'existait plus. Clément, demeuré libre, s'était décidé à faire pour lui-même le choix le plus rude et le moins conforme à ses goûts, mais le plus propre à seconder son désir de venir en aide à ses parents. Wilhelm Müller lui avait proposé d'entrer dans une grande maison de commerce où l'intelligent et intègre commis de M. Heinrich Dornthal avait trouvé lui-même une position analogue à celle qu'il occupait naguère chez le banquier. Clément avait accepté. Au début, il ne devait recevoir que de modiques appointements, mais ces appointements devaient s'accroître d'année en année. " Et plus tard, expliquait Wilhelm, vous pourrez avoir votre part des bénéfices de la maison ; vous êtes jeune ; qui sait si un jour, quoi que vous en disiez, vous n'arriverez pas à redevenir riche, heureux et prospère, tout autant que vous étiez destiné à l'être ? "

Rien dans le cœur de Clément ne répondait à ces encourageantes prévisions. Mais il n'en suivit pas moins le conseil de Müller, et il accepta de plus l'offre du bon commis de lui louer une petite chambre dans la maison qu'il habitait lui-même.

— Mon pauvre monsieur Clément, ce que je vous offre, c'est presque une mansarde, mais enfin elle est sous notre toit et vous sentirez que vous avez des amis près de vous : ma Berta est une bonne et adroite femme de ménage vous la trouverez toujours prête à vous rendre service ; et les petits sont de bons enfants aussi, quoiqu'un peu tapageurs, qui vous distrairont quelquefois de vos tristes pensées.

— C'est bien, c'est bien, lui dit Clément, cette offre me convient au mieux, et je vous remercie de tout mon cœur, Wilhelm.

La chose fut ainsi réglée entre eux.

Fleurange parut dans la bibliothèque, tandis que Clément embal-

lait avec assiduité ses livres. Elle demeura quelques instants près de lui, et peu à peu, en réponse aux questions qu'elle lui adressait, il lui apprit tout ce qui vient d'être dit, sans oublier l'offre du bon commis de devenir son hôte en même temps que son collègue.

— Oh ! tant mieux, s'écria Fleurange, ils sont excellents, ces Müller ; je la connais, cette aimable petite Berta. Vous pourrez lui parler de moi.

Et le nom de Berta, ainsi prononcé, ayant ramené le souvenir et le récit du voyage de Fleurange, ils en vinrent naturellement à parler de son arrivée la veille de Noël, de la messe de minuit, de la fête du lendemain et de tous les autres beaux jours qui avaient suivi celui-là...

Il y avait en ce moment, dans ces souvenirs, quelque chose de trop poignant et de trop tendre. Fleurange se tut bientôt, détourna la tête, et fit quelques pas pour sortir, mais elle s'arrêta sur le perron et demeura appuyée contre la fenêtre du jardin, en cette saison, tout entourée de chèvrefeuille. Clément s'était rapproché d'elle : tous les deux regardaient en silence les objets éclairés des plus belles lueurs du soleil couchant.

Rien ne manquait à la triste beauté de cette soirée : ni la douceur de l'air, ni la pureté du ciel, ni le parfum des fleurs, ni rien de ce qui pouvait revêtir à leurs yeux, d'un charme plus grand que de coutume, tout ce qu'ils allaient quitter sans retour.

Et elle !... comment apparaissait elle aux yeux de celui qui songeait qu'après cette heure jamais peut-être il ne la reverrait telle qu'elle était là, près de lui ?

Que pensait-il de l'effet de cette lumière dorée sur ce front pur, sur cette noire et soyeuse chevelure ? sur le pâle azur de ces yeux parfois si rians et si tendres, maintenant si graves et si pensifs, mais où l'attreudissement était dompté par une volonté qui savait demeurer la maîtresse ?...

Nous ne dirons point qu'elles étaient ses muettes pensées : ce mélange de douceur et de force, qui portait au comble l'attrait qu'inspirait Fleurange, il en était doué lui-même non moins qu'elle et ce qu'il devait renfermer dans son cœur, il saurait bien empêcher sa bouche de le proférer, ses yeux de le trahir jamais.

Il demeura donc près d'elle, calme en apparence, tandis que son cœur était la proie d'une de ces douleurs qui, dans la jeunesse, changent l'aspect de toute la nature et semblent rendre impossible de continuer à vivre.

— Demain !... demain, je ne la verrai plus, se répétait-il avec la sensation que l'on pourrait avoir en aiguisant le fer qui va vous

trancher la vie ; et il perdait dans cette pensée la faculté même de jouir des heures qui lui restaient.

Fleurange, de son côté, pensait à la fatalité qui toujours l'éloignait de ceux qu'elle aimait. Elle se rappelait le jour où la seule pensée qu'elle pût jamais quitter ces lieux lui avait causé une si douloureuse étreinte au cœur. Et maintenant cette prophétique angoisse était justifiée ! le rêve effrayant était devenu la réalité !... Les tristes pensées se succédaient dans son esprit... Un instant de plus, et elle ne pourrait plus les dominer, toute sa fermeté allait s'évanouir dans un flot de larmes, lorsqu'un effort de sa volonté triompha de cette émotion, ou du moins l'empêcha de se manifester.

Elle releva la tête, et, sortant de sa longue rêverie, elle se tourna vers son cousin :

— Tenez, Clément, dit-elle doucement, en tirant de sa poche un petit livre, j'ai là mon volume de Dante, celui dont nous nous sommes servis pour nos lectures journalières ; gardez-le, mon ami, en souvenir de nos chères études, et n'oubliez pas de continuer à en lire un chant chaque jour.

— Non, je ne l'oublierai jamais. Je vous remercie, Gabrielle. Ce don m'est précieux. Ce petit livre me sera très cher.

Il l'ouvrit.

— Mais ajoutez ici, sur cette page blanche, mon nom écrit de votre main. Voici mon crayon.

Elle prit le crayon et écrivit :

A Clément.

— Un mot encore, dit Clément d'une voix suppliante, écrivez aussi, de grâce, un mot, une ligne, un vers, si vous le voulez, de notre cher poète.

— Un vers ? le quel ? Voyons, dit-elle en feuilletant le volume.

— Tenez, celui là, au deuxième chant.

Il le lui indiqua. Elle l'écrivit aussitôt. Puis elle relut :

A Clément,

L'amico mio e non della ventura¹.

— C'est bien, dit Clément ; merci.

— Ce vers est triste. J'en aurais choisi un autre.

— Celui-là est bien choisi pour le jour où nous sommes. Votre nom, maintenant.

Au moment où elle allait l'écrire, il l'arrêta.

— Votre vrai nom, dit-il ; écrivez-là, ce soir, cet autre nom qui est le vôtre. Ce nom qui vous va si bien. Fleur-ange !...

Fleurange sourit et secoua la tête.

¹ Mon ami, qui n'est pas celui de la fortune.

— Oh ! non, dit-elle. J'aurais pu, il est vrai, m'éviter la peine de le quitter, et si je vous avais tous connus d'avance, je n'y aurais pas songé ; mais j'ai été si heureuse depuis que je porte le nom de Gabrielle (et c'est vous, Clément, qui me l'avez donné le premier le saviez-vous ?), si heureuse ! que je n'aime plus cet autre nom de mes tristes jours, et si j'entendais aujourd'hui qu'elqu'un m'appeler Fleurange, il me semblerait que cela va me porter malheur.

Clément ne repliqua pas, et lorsqu'elle lui rendit le livre, il garda un moment sa main.

— Gabrielle, encore un mot, qui sera peut-être le dernier avant votre départ, écoutez moi : en quelque lieu que vous soyez, si jamais vous aviez besoin d'un ami, d'un ami, entendez-le bien, à qui rien, absolument rien ne coûtât pour vous, n'oubliez pas que votre pauvre frère se dévouerait ainsi, non-seulement sans effort, mais avec un bonheur que vous ne pouvez comprendre !

En prononçant ces paroles, la voix de Clément était émue et tremblante, et elles avaient en même temps un accent solennel et grave, mais elles étaient tellement conformes à ce que Fleurange s'était habitué à attendre de lui, qu'elle en fut touchée et n'en fut pas surprise.

— Oui, Clément, répondit-elle simplement, en jetant sur lui un regard attendri, je vous le promets. Je sens que je n'ai pas au monde de meilleur ami que vous, et je crois que je n'en aurai jamais.

Cette parole lui fut-elle douce ou amère ? Il n'en sut rien. La tristesse qui l'accablait semblait impossible à accroître, comme impossible à soulager. Et cependant !... elle était encore là, près de lui, dans toute sa calme et sereine confiance. Elle n'avait pas dans le cœur un seul sentiment qu'il ne partageât avec elle. Elle l'appelait son ami, et elle n'en avait d'autre au monde qu'elle songeât à lui préférer ! Ce moment, qu'il trouvait si rempli d'angoisse, était encore beau, et il se reprocha, plus tard, de n'avoir pas mieux su en profiter.

Ce fut là leur dernier entretien dans la vieille maison. Clément en garda pour souvenir le petit volume où était écrit le nom de Gabrielle et une branche de chèvrefeuille qui avait touché son front.

Le reste de la soirée s'écoula vite, et le lendemain peu après l'aube, vint pour tout l'heure des adieux. Cette heure, pour les Dornthal, de passer le seuil de leur chère demeure, sans espoir de le repasser jamais ; pour Fleurange, de se séparer une fois de plus de tous ceux qu'elle aimait, et de faire dans la vie un pas nouveau, plus incertain mille fois et plus obscur que le dernier ; pour Clément, de rester seul et de supporter, comme saurait le lui apprendre son courage, l'isolement, le travail pénible et ingrat, la privation de

toutes les tendresses et de toute les joies de son enfance, et par surcroît tout ce que la douleur et l'amour peuvent faire endurer ensemble à un cœur de vingt ans.

L'ÉPREUVE

XV

C'était une belle nuit : brillante, sereine, étoilée, une nuit que la lune, en se levant, allait bientôt rendre claire comme le jour.

Une fraîche brise, venant de la côte, gonflait la voile du navire qui venait de quitter Gênes, et loin de lui imprimer un mouvement pénible, elle ne faisait que rendre sa marche sur les flots plus assurée et plus rapide.

Divers groupes de passagers étaient rassemblés sur le pont, causant les uns tout bas, ainsi qu'il convient à l'heure mystérieuse du crépuscule, les autres à haute voix, tout comme si on eut été en plein midi.

L'un d'eux jouait de la guitare : ainsi accompagnée, une voix, plus ou moins remarquable, chantait l'un de ces airs, que (tandis qu'ils sont à la mode) tout le monde sait, chante, ou fredonne en Italie. Et bien que cette musique fût en elle-même médiocre, elle ne semblait point l'être en ce lieu et en ce moment, parce qu'elle s'alliait bien avec l'ensemble des impressions de ceux qui naviguaient sur cette mer azurée, sous ce ciel étincelant, et en vue de ces côtes charmantes; dont le bateau s'éloigne fort peu pendant le court trajet de Gênes à Livourne.

C'est à quelque distance de tous ces groupes et n'appartenant à aucun d'eux, que nous retrouvons Fleurange assise seule à l'écart. Elle était venue occuper cette place depuis quelques instants et d'abord elle avait attiré l'attention générale, car la grâce de sa tournure n'était point dissimulée par le manteau dont elle était enveloppée, et le capuchon qui lui couvrait à moitié la tête ne servait qu'à rendre plus pittoresque le caractère toujours remarquable de ses traits réguliers. Aussi, parmi ses compagnons de voyage, plus d'un se fut volontiers rapproché de la place qu'elle avait choisie. Mais bien qu'elle fut seule et n'eût l'air d'être protégée par personne, il y avait dans la simple dignité de son attitude, dans son évidente indifférence à l'effet qu'elle produisait, dans son absence même de timidité, qui n'était point la hardiesse, mais qui était de

la résolution, il y avait dans toute cet ensemble ce je ne sais quoi, indéfinissable, qui maintient à distance, l'admiration la plus vive, de déconcerter l'insolence elle-même (ceci soit dit en passant à celles qui attribuent au seul attrait qu'elles inspirent, l'oubli du respect qu'on leur doit). Aussi, malgré quelques chuchotements, malgré plus d'un regard dirigé vers le charmant visage sur lequel tombèrent bientôt d'aplomb les rayons de la lune, Fleurange demeura paisiblement dans son coin, libre de se livrer à ses réflexions, sans être troublée par personne, et sans s'inquiéter le moins du monde elle-même de ceux qui l'entouraient.

Ces réflexions étaient nombreuses et complexes. Un sort étrange semblait la poursuivre et briser sans cesse le fil de sa vie, rendant chaque fois ce brisement plus douloureux. Elle avait beaucoup pleuré naguère en quittant Paris, et le docteur Leblanc et la chère mademoiselle Joséphine. Mais quelles larmes plus amères n'avait-elle pas versées, en quittant avec lui la vieille maison et le cercle bien-aimé où elle avait connu et goûté dans toute leur étendue les douces joies de la famille !

Après s'être séparée d'eux, la fermeté de Fleurange qui, jusque-là, ne s'était pas démentie, avait semblée tout d'un coup l'abandonner au point d'inspirer au docteur Leblanc la pensée de la ramener avec lui à ses parents, si, après le court séjour qu'il allait faire avec elle à Munich, il ne la voyait pas plus résignée à son sort. Mais Fleurange n'était pas de caractère à se laisser vaincre ainsi et à ne pas retrouver bientôt en elle-même la force nécessaire pour demeurer fidèle au parti qu'elle avait pris. Sa résolution fut affermie parce que en eût découragé bien d'autres. Ils trouvèrent, en arrivant, la princesse Catherine au lit, en proie à l'une des crises des plus violentes du mal dont elle souffrait, et c'était comme garde-malade que Fleurange avait pris pour la première fois sa place auprès d'elle.

Ce mal, au dire de tous les médecins, n'offrait aucun danger ; mais il n'en était ni moins douloureux, ni plus facile à soulager. Pour la seconde fois, le docteur Leblanc y avait réussi, secondé par le vif et soudain engouement de la malade pour sa jeune compagne qu'il lui amenait.

Cet engouement, à dire le vrai, le docteur connaissant la princesse, y avait compté d'avance, mais il savait Fleurange en état de justifier et de rendre durable la première impression que produirait sa vue, et il avait sincèrement espéré, en les rapprochant, faire une chose utile et avantageuse pour sa riche malade, non moins que pour sa jeune protégée.

Quoi qu'il en fût, rien ne pouvait mieux distraire Fleurange du

lourd chagrin qui pesait sur son cœur que la nécessité immédiate de s'oublier elle-même et de donner à une autre des soins actifs et assidus. C'était sans doute un assez triste début qu'une série de jours et de nuits passés sans repos au chevet d'une malade inconnue ; mais dans la disposition où elle se trouvait, c'était ce qu'il y avait de mieux. Les qualités dont se compose le don de soigner les malades, elle les possédait à un degré, ignoré jusqu'alors du docteur Leblanc, et dont il demeura surpris : fermeté, promptitude, douceur et tranquillité, dans tous ses mouvements vigueur et adresse, à propos, rien ne lui manquait ; et il en résulta qu'à l'effet inmanquable de sa beauté et de sa grâce vint se joindre la sympathie vive et reconnaissante que les malades ressentent pour ceux qui savent les soulager. La princesse n'avait cessé de remercier le docteur, et le docteur de son côté, fort satisfait de son inspiration, s'était séparé de Fleurange sans inquiétude, et en augurant le mieux possible de la position dans laquelle il la laissait.

A peine en état de voyager, la princesse Catherine avait voulu quitter Munich et, voyageant à petites journées, elle avait gagné Gènes. Maintenant elle allait à Livourne et de là à Florence, où elle avait hâte de se retrouver dans le palais qui était son véritable domicile, sa santé l'ayant obligée depuis longtemps à vivre hors de Russie ou du moins à n'y séjourner pendant la courte période de l'année qui y possède ou y usurpe le nom de belle saison.

Depuis que Fleurange avait quitté ses amis, ce moment était à peu près le premier où elle se fût trouvée absolument seule et libre de coordonner ses pensées en paix. Elle commença donc à se livrer sans contrainte au cher souvenir des absents, dont il lui semblait en ce moment s'éloigner avec une rapidité sensible et effrayante. C'était bien l'heure chantée par le poëte : *l'heure qui ramène la pensée des navigateurs vers les doux amis auxquels ils ont dit adieu* ; et celle de Fleurange s'arrêta longtemps sur ce passé rapide et récent, déjà rangé au nombre des choses évanouies. Sur cette heureuse famille maintenant dispersée, sur les jours si courts pendant lesquels il lui avait été donné d'en faire partie, enfin, sur son isolement actuel ; car, malgré la bien veillance de la princesse, elle se sentait très-isolée. Par un bizarre renversement de rôles, c'était elle, l'orpheline sans protection, qui semblait être devenue l'appui de sa protectrice, et c'était la grande dame, la riche princesse, la pauvre femme, gâtée par la fortune, qui semblait chercher près d'elle soulagement et consolation. Sans doute le bon cœur de Fleurange trouvait une satisfaction imprévue à donner ainsi des soins dont le succès était la récompense. Elle sentait même croître, en les prodiguant, son affection pour celle qui en était l'objet, mais c'était plutôt le sentiment que

l'on éprouve pour un enfant ou pour un être inférieur à soi, que celui qu'il eût été naturel de sentir pour la personne dans la dépendance de laquelle elle vivait, et à qui, en ce moment, elle devait respect et obéissance. Elle se sentait donc seule, et cette solitude était triste. Et cependant en dépit d'elle-même, et (quoique cela puisse sembler contradictoire) en dépit de sa mélencolie, une irrésistible sensation de joie lui faisait battre le cœur.

Qui ne l'a éprouvé, cet effet du beau ciel de l'Italie, pour qui l'a vu, l'a quitté et le revoit ? qui n'a retrouvé, avec le transport que cause la vue d'un visage aimé, les traits gracieux ou sublimes de sa glorieuse nature ? Et, lorsque l'oreille en a été longtemps privée, qui n'a entendu raisonner avec émotion le doux accent de sa langue harmonieuse ?... Toutes ses impressions, plus qu'une autre, Fleurange devait les ressentir. Aussi, tandis que la brise tombait et que la lune montait dans le ciel pur, jetant sur la mer, de plus en plus limpide, une traînée de lumière qui ressemblait à un sentier de diamants conduisant à quelque région enchantée, Fleurange les yeux fixés sur ce brillant sillon, se sentit un instant transportée !... Toutes les tristesses du passé et du présent s'effacèrent ; et elle n'éprouva plus qu'une joie infinie de vivre, d'être jeune, d'être là, sous ce ciel, sur cette mer, près de cette côte, dont les parfums arrivaient jusqu'à elle ; et lorsqu'elle songeait que cette côte, c'était l'Italie ! qu'elle y serait dans quelques heures, de confus pressentiments de bonheur, de poétiques visions ajoutaient, par leurs vagues promesses, à cette joie secrète dont elle se sentait comme enivrée !...

Rêves ! rêves mal compris de la jeunesse ! rarement réalisés tels qu'ils sont formés. et qui, plus tard, selon que l'âme résiste ou succombe aux dangers de la vie, se transforment en aspirations divines et puissantes, ou en réalités décevantes et fatales !

A cette même heure, que faisait Clément, assis à la fenêtre de sa mansarde et regardant, lui aussi le ciel étoilé ?... Ah ! s'il eût pu suivre l'image qui remplissait son âme, il eût été, sans doute, bien près de celle qui voguait ainsi loin de lui, bercée par des rêves confus. Sa rêverie, à lui, était triste ; mais elle n'avait rien de vague ni d'indéterminé, et la mâle tendresse de son regard exprimait en ce moment la fermeté et la résolution plutôt que l'attendrissement. L'avenir se dessinait clairement dans sa pensée. Oui ! quoiqu'il n'eût que vingt ans, il se sentait capable de garder dans son cœur une image chère sans la profaner jamais... Oui, elle demeurerait là comme dans un sanctuaire, et, après Dieu, ce serait à elle que serait offert le travail, l'étude, la poésie, la pureté de sa vie ! Tous les dons qu'il avait reçus seraient cultivés. Le talent déposé entre ses mains rapporterait tout ce qu'en attendait le Seigneur qui le lui avait con-

fié. Là serait la vie de son intelligence, et son repos après le travail de la journée. Travail rude, mais sacré à ses yeux, et qu'il accomplirait avec une énergique fidélité, car c'était le bien-être, l'aisance de ses parents, c'était le repos de leur vieillesse. Et puis enfin !... qui pourrait dire si un jour !... Mais lorsque le soudain réveil d'une espérance interdite le faisait tout d'un coup traissaillir, il la réprimait. Sa réflexion, sa raison, son douloureux et invincible pressentiment l'avaient dès longtemps averti que cette espérance était vaine. Aussi, "*garder l'amour en brisant l'espoir,*" telle était sa tâche et sa devise. Tâche sévère, difficile impossible même peut-être. Mais, en ce moment, c'était là sa chimère à lui et c'était là son rêve !

M^{me} CRAVEN

(A continuer)

LE CHEMIN DE FER CANADIEN DU PACIFIQUE.

(Suite et fin.)

IV

LE CHEMIN DU PACIFIQUE ET LE COMMERCE ASIATIQUE.

Depuis des siècles les nations européennes se disputent le commerce de l'Asie. Elles se sont livrées à des batailles sanglantes et périodiques pour en obtenir le monopole. L'enjeu en valait la peine, car il s'agissait du trafic d'un immense pays, dont les productions infinies étaient indispensables aux peuples de l'Occident.

De tout temps, ce commerce a été une source de richesse pour les peuples qui l'ont tour-à-tour possédé, et c'est un fait remarquable à noter, que leur décadence commerciale date du jour où ce trafic est passé aux mains de nations rivales. L'histoire nous dit que la Phénicie, la Grèce, Carthage, Rome, Venise, Pise et Gênes ont joui d'une splendeur incomparable, mais que leur brillante prospérité a disparu du moment que leurs ports n'ont plus été encombrés par les richesses de l'Orient.

Le Portugal et la Hollande ont réussi successivement à obtenir la suprématie du commerce oriental, que la Grande Bretagne a fini par leur enlever. Celle-ci règne aujourd'hui sur des millions de sujets asiatiques et est la maîtresse des Indes Orientales, le plus beau joyau de la couronne britannique. La possession de ce pays est de la plus haute importance pour l'Angleterre qui, en 1860 seulement, en a tiré un revenu de £7,081,107. Et pour donner une idée des énormes avantages du commerce oriental pour l'Angleterre, il suffira de dire que son commerce d'importation et d'ex-

portation avec l'Asie pour les quatre années finissant en 1864, s'est élevé à £378,587,122 sterling.

Après l'Angleterre, ce sont la Hollande, la France, l'Espagne et les peuples hanséatiques qui, parmi les nations de l'Europe, effectuent le plus de transactions avec le monde indo-chinois.

On comprend que les peuples européens se soient disputés avec acharnement ce vaste commerce, lorsqu'on sait que la Chine seule est habitée par environ 50,000,000 âmes. Longtemps ce pays s'est opposé à tout rapport avec le monde civilisé par la construction de ces fameuses murailles, qui devaient former une barrière infranchissable pour les peuples étrangers. Telle est sa richesse et la variété de ses productions que ses ressources suffisaient à tous ses besoins. Mais un meilleur esprit a prévalu ensuite parmi les habitants du Céleste Empire, et ils ont noué, depuis un certain nombre d'années, des relations commerciales avec l'Europe et l'Amérique, qui prennent de l'extension d'année en année.

Le sol de la Chine est d'une fertilité extraordinaire et produit toutes les plantes tropicales, le thé, le riz, le bambou, le coton, la canne à sucre, le poivre, le tabac, le bétel ; on y cultive aussi le palmier, le mûrier, le cocotier, le cèdre, l'érable, le cannellier, etc. Ce pays n'exporte pas moins de \$40,000,000 de thé seulement par année. L'agriculture et l'industrie y sont très développées. Les Chinois fabriquent avec beaucoup d'art la porcelaine, les vernis, les papiers de soie et de tenture, l'encre de Chine, les soieries, les nankins et autres tissus.

Le Japon est moins étendu que la Chine et compte une population d'environ 30,000,000 d'âmes. Son sol est moins fertile que celui de la Chine, mais les Japonais ont tellement d'industrie qu'ils lui font produire presque toutes les richesses de cette contrée. Leurs fabrications de belles étoffes, surtout de soie, de fer et de cuivre, ainsi que leurs ouvrages en bois, leurs vernis et leurs porcelaines sont renommés. Comme en Chine, on trouve au Japon beaucoup de mines d'or, d'argent, de fer et surtout du cuivre en abondance.

Le commerce oriental a toujours été d'une importance telle aux yeux des nations européennes que, depuis le 16^{ème} siècle, elles déploient les plus grands efforts pour se mettre en rapports plus étroits avec l'Asie et abrégier la distance qui l'en sépare. Pendant longtemps les communications entre l'Orient et l'Occident étaient extrêmement lentes et difficiles. Le trajet se faisait par des vaisseaux qui étaient obligés d'aller doubler le Cap Horn ou le Cap de Bonne-Espérance, et n'arrivaient à destination qu'après plusieurs mois d'une pénible circumnavigation.

Cet immense parcours offrait mille inconvénients et, dès les pre-

miers temps de la colonie française du Canada, on voit nos fameux explorateurs, entre autres le célèbre La Salle, à la recherche d'un passage dans l'Ouest pour se rendre en Chine. Christophe Colomb n'avait pas d'ailleurs d'autre objet en découvrant l'Amérique que de trouver le *passage le plus court vers les richesses de l'Orient*. Les Varenne de Laverendrye, des canadiens français, qui ont découvert les Montagnes Rocheuses, se sont rendus même tout près de l'Océan Pacifique, toujours à la poursuite de la même idée.

L'Angleterre a dépensé des millions de piastres pour trouver un passage au nord-ouest de l'Amérique pour ses vaisseaux qui se rendent en Asie. Elle avait en vue la découverte de ce passage lorsqu'elle accorda une charte à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Aussi en 1769 et en 1776, cette association envoya à grands frais diverses expéditions au pôle nord. De 1840 à 1845 les expéditions arctiques organisées par l'Angleterre ne lui ont pas coûté moins de £1,000,000 sterling. Et parmi les victimes de ce chimérique projet, qui se sont englouties avec leurs navires dans les montagnes de glaces du nord, nul n'est plus célèbre que John Franklin, que ses explorations ont immortalisé.

Mais c'est depuis quelques années surtout que les grandes nations du monde se livrent à des efforts inouïs pour obtenir la suprématie du commerce asiatique, en établissant la route la plus courte pour communiquer avec l'Orient. De redoutables rivales sont entrées en lice, et l'Angleterre doit être sur l'éveil et agir conformément à ses meilleurs intérêts, si elle ne veut pas qu'elles lui enlèvent la palme et le titre de reine des mers.

Il est vrai que l'Angleterre s'occupe de se rapprocher de l'extrême orient en établissant un passage à travers le continent asiatique au moyen d'un chemin de fer qui passera par l'Inde et la Perse. Mais la Russie, son ennemie naturelle, s'apprête également à enlacer les régions asiatiques, du côté de la Chine Septentrionale et de la Perse, et à lancer des chemins de fer vers Pékin, vers Téhéran et vers l'Inde.

M. de Lesseps a déjà percé l'isthme de Suez dans le but de rapprocher l'Europe de l'Asie, et des milliers de vaisseaux chargés de produits de l'orient, sur la plupart desquels flotte le drapeau anglais, passent annuellement dans le canal qu'il a construit.

Les Etats-Unis ont dans leur chemin du Pacifique Central une voie de communication extrêmement rapide avec l'Asie, qui a déjà détourné une bonne partie du trafic qui alimentait d'autres routes. Ce chemin est un rival sérieux pour le canal de Suez, et les richesses de l'Orient lui arrivent au moyen de la magnifique flotte

de steamers qui font le service entre les Indes, la Chine, le Japon et San Francisco.

Avant la construction de ce chemin, New York, Portland et Boston étaient les trois grandes villes de l'Atlantique, où les autres parties des Etats-Unis venaient s'approvisionner de thé, de café et de sucre : trois des principales productions tropicales. Mais telle a été la révolution opérée par ce chemin dans le courant du commerce que San Francisco, le terminus du Pacifique Central, est en train de leur enlever ce monopole. Les chiffres suivants sur l'importation du thé et du café dans la métropole de la Californie, pendant les années 1870 et 1871, nous montrent toute l'étendue qu'a déjà prise ce commerce :

THÉ

	LBS.	VALEUR.
Thé importé à San Francisco en 1870	49,360,218	\$15,053,931
En 1871	61,263,440	21,767,323
Augmentation	11,903,222	\$6,713,292
Prix moyen, 32½ c. par lb.		

CAFÉ

	LBS.	VALEUR.
Importé à San Francisco en 1870	275,851,564	\$27,675,958
En 1871	322,009,494	33,725,265
Augmentation	46,157,930	\$6,049,307
Prix moyen par lb. 11¼ c.		

En 1871, l'importation totale du thé et du café s'est donc montée à près de \$56,000,000, et les négociants de San Francisco, calculent que, vu l'abolition des droits sur ces produits, la quantité importée sera triple ou quadruple du 1^{er} juillet 1872 au 1^{er} juillet 1873. La plus grande partie du thé et du café qui arrivent par cette voie, s'écoule à Chicago, Cincinnati, St Louis, etc., mais une part considérable est destinée aux Etats du centre, de l'est et au Canada.

La Grande Bretagne est le pays d'où nous importons le plus de thé et les Etats-Unis viennent en second lieu. Mais nous achetons plus de café des Etats-Unis que de l'Angleterre. En 1870, les quatre provinces d'Ontario, de Québec, de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick ont importé du thé et du café pour une valeur de près de \$3,700,000.

Avec le génie commercial qui les caractérise, les américains ont compris qu'un chemin situé plus au nord aurait encore plus de chance de servir de voie de transport au commerce asiatique, et ils travaillent énergiquement à construire une route dont le terminus sur le Pacifique est à Puget Sound. Ce chemin s'arrête à Duluth sur le Lac Supérieur et il traverse l'état du Minnesota, les territoires du Dacotah, de Montana, Idaho, Washington et Orégon. Si

l'on en croit le prospectus de ses promoteurs, il abrègerait la distance par eau et par chemin de fer entre New-York et Liverpool ou les ports asiatiques d'environ 1400 milles. Mais ce chiffre est certainement exagéré.

Les capitalistes à la tête de l'entreprise ont l'intention de desservir tout le trafic de nos territoires de l'ouest, au moyen d'une ligne d'embranchement qui reliera le Fort Garry avant un an, et ils prétendent rendre inutile la construction de notre Chemin du Pacifique. Mais les arguments qu'ils font valoir à cet égard n'ont pas la moindre valeur.

La ligne principale de leur chemin ne se rapproche jamais plus de 150 milles de la route canadienne, et elle en sera en moyenne éloignée de 400 milles. Elle ne peut donc contribuer en rien au développement de nos régions qui se trouvent plus dans l'intérieur que la province de Manitoba. Prétendre le contraire, ce serait vouloir affirmer par exemple que les provinces d'Ontario et de Québec n'ont pas besoin de chemins de fer et que le réseau de voies ferrées de l'état voisin de New-York ou du Vermont doit suffire au progrès du pays.

La construction d'un second Chemin du Pacifique au sud de notre route, au lieu de nous détourner de l'exécution de notre grand projet national, doit au contraire nous engager à le mener à bonne fin le plus tôt possible. Car, notre chemin est à la fois une nécessité politique et commerciale. Et si les deux routes américaines fondent tant d'espoirs sur le commerce asiatique, comment n'aurions-nous pas de fortes espérances d'en obtenir une large part, lorsque nous savons que notre chemin lui offre d'emblée la voie la plus prompte et la plus économique ?

Pour établir la supériorité de la ligne canadienne à ce point de vue important, il suffit de comparer son trajet à travers le continent avec celui des deux lignes américaines. Nous ne sommes pas encore en mesure de donner des chiffres d'une précision rigoureuse sur la longueur du parcours de notre Pacifique, mais ils sont d'une exactitude suffisamment approximative pour l'objet que nous avons en vue.

	Milles
De San Francisco à New-York par les chemins de fer Union Pacific, Michigan Central et New-York Central.....	3,363
De New-Westminster (Colombie Brit) à Montréal par le Pacifique Canadien et la ligne à Montréal via Ottawa.....	2,730
	<hr/>
Différence en faveur de la route canadienne.....	633
De San Francisco à New-York par l'Union Pacific, le Michigan et le New-York Central.....	3,363

LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE.

503

De New-Westminster à New-York par le Pacifique Canadien, le St Laurent et Ottawa, Ogdensburgh et Rome, et le New-York Central.....	3,058
Différence en faveur de la route canadienne.....	305
De San Francisco à Montréal par l'Union Pacific, le Michigan Central et le Grand Tronc.....	3,251
De New-Westminster à Montréal par le Pacifique Canadien, Montréal et Ottawa.....	2,730
Différence en faveur de la route canadienne.....	521
De San Francisco à Boston par l'Union Pacific, le Michigan Central, le New-York Central à Troy, de Troy à Boston.....	3,422
De New-Westminster à Boston par le Pacifique Canadien, d'Ottawa à Montréal, de Montréal à Boston.....	3,087
Différence en faveur de la route canadienne.....	335
De San Francisco à Portland par l'Union Pacific, le Michigan Central et le Grand Tronc.....	3,548
De Westminister à Portland par le Pacifique Canadien, Ottawa et Montréal et le Grand-Tronc.....	3,027
Différence en faveur de la route canadienne.....	521

Voici d'autres statistiques compilées avec beaucoup de soin et que nous extrayons de la brochure de M. Waddington : *Overland route through British North America*, et au moyen desquels nous arrivons aux mêmes conclusions :

	Milles
De New-York par Chicago à Omaha.....	1531
De Omaha à San Francisco.....	1830
	<hr/> 3361
De Montréal à Ottawa.....	115
D'Ottawa à Bute Inlet (Colombie).....	2885
	<hr/> 3000
Différence en faveur de Montréal.....	361

Etablissons maintenant une comparaison avec le Pacifique Nord des Etats-Unis.

	Milles
De New-York à San Francisco par le Chemin Central.....	3361
De New-York à Puget Sound par le Chemin du Pacifique Nord Américain.....	3124
	<hr/> 237
De Montréal au Pacifique par la route canadienne.....	3000
De New-York au Pacifique par le Chemin du Pacifique du Nord Américain.....	3124
	<hr/> 124

En outre de la réduction des distances à travers le continent par notre route, qui est d'au moins 400, l'île Vancouver se trouve à

environ 800 milles plus près du Japon et de la Chine que San Francisco, le terminus du Pacifique Central.

Les vents alisés qui soufflent sur l'Océan Pacifique suivent une direction telle qu'un vaisseau, parti d'un port asiatique à destination de San Francisco, doit suivre absolument la même voie que s'il se rendait à l'île de Vancouver. Or, la distance entre l'île et San Francisco est de 810 milles. Ainsi, un voilier qui met 55 jours à se rendre de Hong Kong à San Francisco, atteint l'île de Vancouver, après un trajet de 40 jours. L'avantage que la Colombie Britannique a sur San Francisco est de 15 jours par voilier et de 5 ou 6 jours par steamer.

Cette différence totale d'au moins 1200 milles, a une importance énorme pour le commerce qui alimente avant tout les voies les plus rapides, et assure la prédominance à la ligne canadienne. Et l'économie de temps et par suite d'argent que le monde commercial en recueillera, la baisse qui pourra en résulter dans le prix des denrées, des soies et autres matières premières de l'Inde et de la Chine, nous autorisent à croire qu'elle aura une part considérable des échanges qui se font avec l'Asie.

Dans ce cas, nous verrions s'écouler sur notre chemin une bonne partie de l'immense courant d'argent, qui va de l'Europe et de l'Amérique à l'Asie et de l'Asie à l'Amérique et l'Europe, comme contre-valeur des échanges entre les peuples de ces continents.

Notre chemin du Pacifique constitue également une voie de communication plus rapide entre l'Europe et l'Asie que le Canal de Suez. La *Minerve* a, dans une série d'articles sur notre grande route inter-continentale, établi cet accourcissement de trajet d'une manière fort concluante. On en jugera par l'extrait suivant :

Voici d'abord le tableau des distances :

	A Londres par Suez.	A Vancouver.	Diffé- rence.
Melbourne.....	11,281	6,780	4,501
Yokohama	11,504	4,095	7,409
Shanghai.....	10,469	5,100	5,369
Hong-Kong.....	9,669	5,670	3,999
Manille.....	9,639	5,400	4,239

Tout le monde connaît la distance de Vancouver à Montréal et de Montréal à Londres.

De Vancouver à Jasper-House.....	430 milles.
Jasper-House à Fort Garry.....	1,050 "
Fort Garry à Ottawa.....	1,150 "
Ottawa à Montréal.....	125 "
Montréal à Londres.....	2,800 "
	<hr/> 5,555 milles.

L'on arrive donc au tableau suivant :

	A Londres par Suez.	A Londres par Canada.
Melbourne	11,281	12,335
Yokohama	11,504	9,650
Shanghai	10,469	10,655
Hong-Kong	9,669	11,225
Manille	9,639	10,955

Nous prendrons, d'abord, les engins de locomotion encore les plus recherchés pour la généralité du commerce, les navires à voile.

Un navire à voile met le temps suivant par le Canal Suez :

Du Détroit de la Sonde au Détroit de Babel-Mandeb	30 jours.
De Babel-Mandeb à Suez	30 "
Passage du Canal	5 "
De Peluse en Manche	45 "
	110 jours.

Nous supposons, néanmoins, toutes choses favorables au trajet, car les navires allant actuellement dans la Mer Noire, et la Méditerranée, sont retenus généralement de 10 à 15 jours à Gibraltar. Il leur faudra un remorqueur au Bas-Mohammed et dans tout le canal, ainsi qu'à Peluse, soit qu'ils entrent ou sortent du canal. Nous pourrions, sans crainte d'erreur ou d'exagération, fixer le trajet à 115 jours.

Maintenant, voici les délais par le Canada pour le même navire qui partirait de la Manche :

De la Manche à Montréal	24 jours.
Montréal au Pacifique	5 "
Transbordements	4 "
Du Détroit de Fuca à la Sonde	64 "
	97 jours.
Gain par l'Amérique	18 jours.

Mais la Sonde n'est pas le terme du voyage. Le navire devra venir de Canton, Hong Kong, de la Mer Jaune, du Japon, de Java, Sumatra, Manille etc, tous lieux à l'est de la Sonde. La moyenne de l'augmentation sera de près de 1,000 milles pour le Canal Suez et une diminution d'autant pour la ligne Canadienne, la distance entre la Sonde et le Japon étant de plus de 2,500 milles, et l'espace entre le Détroit de Fuca et le Japon n'étant plus que de 5,500 milles au lieu de 7,600 milles, que nous avons adopté comme base de notre premier calcul.

Ce sera donc une moyenne de huit jours ajoutée aux navires venant de Suez et une moyenne égale de huit jours retranchée aux navires allant au Détroit de Fuca.

La proportion serait donc celle-ci :

Par le Canal Suez	123 jours.
Par le Canada	89 "
	34 "

Voici pour les paquebots les calculs les plus approximativement justes.

Par Suez :

Hong-Kong à la Manche	43 jour
-----------------------------	---------

Par le Canada :

De la Manche à Montréal	9 jours.
Montréal à Vancouver	5 "

Transbordements	3	“
Vancouver à Hong-Kong	24	“
	—	
De Paris à Yokohama (Japon) par Suez.....	41	jours.
De Paris	44	jours.
Canada	36	jours.

Si nous nous en rapportons à une étude faite par une commission que le gouvernement hollandais institua au commencement des travaux du Canal Suez, il fut constaté que la route de Suez, quoique plus courte que ce le du Cap de Bonne Espérance, exigerait pour un double voyage du même paquebot par les deux lignes, une dépense de 14,571 francs de plus de charbon, grâce à l'action des vents et des courants. L'assurance sur le navire et la cargaison étant évaluée à \$1,500,000 sera de deux par 100 plus élevée et demandera un surcroît de \$30,000. Les droits du canal seront pour 3,000 tonneaux de \$6,666, ce qui donnera un total de \$39,581 de surplus de dépenses contre le Canal Suez, lequel surplus sera plus que suffisant pour couvrir les frais de transbordement et l'excédent de tarif par mille de chemins de fer, qui ne sera, au plus, que \$15,000.

Par le Canal Suez, les marchandises voyagent pendant une quinzaine de jours sous l'équateur ou dans les environs. Par la route du Canada, les marchandises voyagent constamment, à part deux ou trois jours, du 35 au 50 de latitude. Ce qui fait une différence énorme pour le commerce. Ainsi les épices, les soieries et le thé souffrent d'un séjour trop prolongé sur la mer, aussi bien qu'une quantité d'autres produits délicats. La route à travers les climats du nord deviendra indispensable.

En sorte que le chemin du Pacifique n'offrira pas seulement la route la plus courte, la plus prompte et la moins dispendieuse; mais encore la plus favorable aux produits.

Dans leur ouvrage; *The North West passage by land*, M. M. Milton et Cheadle disent que, si un chemin de fer était construit d'Halifax jusqu'à quelque endroit dans la Colombie Britannique, le voyage entier de Southampton à Hongkong ne prendrait que 36 jours, c'est-à-dire quinze à vingt journées de moins qu'il n'en faut en passant par Suez.

Les avantages exceptionnels que présente notre route pour le commerce de l'Asie sont, du reste, depuis longtemps reconnus, et nous pourrions entasser citations sur citations pour le prouver. Nous n'ajouterons que quelques uns de ces précieux témoignages à ceux que nous avons déjà signalés.

Plusieurs hommes d'état anglais ont plusieurs fois élevé la voix en faveur de notre entreprise, entre autres Disraëli, le comte de Carnarvon et Lord Bury. Ce dernier qui avait une connaissance approfondie des affaires canadiennes et de la nature de notre pays, disait dans la Chambre des Communes:

“ Notre commerce dans l'Océan Pacifique avec la Chine et les Indes doit définitivement passer par nos Provinces de l'Amérique du Nord. Dans tous les cas nous aurons perdu notre suprématie commerciale le jour où nous aurons négligé cette importante considération, et si nous manquons d'exploiter les avantages physiques que ce pays nous offre, nous mériterons bien d'être déçus.”

Dans une étude qu'il publia sur le Canada dans le *Frazer's Magazine* de 1857 sous le titre : *Notes on Canadian Matters*, Lord Bury disait entre autres choses en faveur de la ligne canadienne : " Ce projet est d'une nature éminemment impériale. Il ne concerne pas plus le Canada exclusivement que le maire et la corporation de Londres. C'est une question qui affecte au plus haut degré la continuation de la prospérité de l'Angleterre. Ce chemin est la route la plus courte pour la Chine, l'Australie et les Indes, et seul il offre une voie inattaquable pour communiquer avec ces pays. Il donnerait au commerce anglais une direction nationale, il augmenterait notre marine marchande dans l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique ; il détournerait au profit de l'Angleterre le commerce de l'Amérique Britannique, qui s'en va de plus en plus aux Etats Unis ; il élèverait l'empire d'Angleterre à l'orgueilleuse position de la confédération la plus invulnérable et la plus glorieuse qui ait été formée par la guerre ou le commerce."

La presse anglaise n'a pas été la dernière à proner l'entreprise comme étant conforme aux plus grands intérêts de l'empire, et tout dernièrement encore les principaux journaux de Londres en vantaient l'importance. Dès 1861, on lisait dans le *Times* de Londres, ces paroles concluantes :

" Les avantages que retirerait l'Angleterre d'un chemin de fer sur son territoire sont incalculables. La construction d'un chemin de fer n'ouvrirait pas seulement à la civilisation un immense territoire dans l'Amérique Britannique du Nord, aujourd'hui inconnu, mais elle ouvrirait aux cultivateurs du sol dans cette région et en Canada, des moyens de transport pour tous les marchés du Pacifique et un passage aux mers de Chine. Sous tous les rapports politiques, sociaux ou commerciaux, l'établissement d'un tel chemin de fer donnerait une vive impulsion aux affaires du monde entier ; et le résultat éclipserait toutes les étonnantes conquêtes que le siècle actuel a vues."

Les historiens de la Colombie Britannique ne se sont pas prononcés moins fortement en faveur d'une route du Pacifique à travers le territoire britannique. L'un d'eux, le Capt. E. Barrett Lennard dit :

"La situation de la Colombie Britannique et de l'île de Vancouver sur le Pacifique est admirablement adaptée pour le commerce de la Chine, du Japon et de l'Australie, et ce n'est pas trop que de supposer que ces colonies deviendront le grand chemin entre ce pays et l'Angleterre. La distance entre Londres et Pékin serait par là réduite de 1,000 milles.

"N'avons-nous pas lieu d'espérer que le chemin de fer maintenant

en voie d'exécution entre Halifax et Québec sera la première section d'un chemin de fer inter-océanique canadien, qui sera, dans l'avenir, le grand moyen de connexion entre l'Est et l'Ouest.....

“Quelle grandeur future la construction de ce chemin de fer assurerait à ces dépendances anglaises! Quel jour glorieux ce serait pour la Colombie que celui où les vaisseaux partis des Indes, de la Chine, de l'Australie, viendraient se rencontrer sur ses côtes, pour y décharger cargaisons et passagers.”

En 1856, M. Aug. Langel disait dans une étude sur le chemin du Pacifique Américain, publiée dans la *Revue des Deux Mondes*: “Le chemin de fer canadien aurait l'immense avantage de s'appuyer partout sur des voies navigables et de traverser la partie la plus unie du continent: mais il ne paraît pas que ce projet soit destiné à devenir jamais une réalité. Les Canadiens ne possédant pas par eux-mêmes les capitaux nécessaires pour mener à bout une œuvre de cette nature, et il est douteux que les capitaux anglais aillent s'aventurer dans une entreprise aussi hasardeuse dont le premier effet, si elle pouvait jamais être couronnée de succès, *serait certainement d'amener une perturbation dans les relations commerciales du monde.* L'indépendance du Canada est aujourd'hui assez bien établie pour que les intérêts de la métropole et de la colonie ne soient plus sur les mêmes questions nécessairement confondus.”

“Il ne me paraît donc pas très nécessaire, au moins aujourd'hui, de s'appesantir sur le projet anglais, bien qu'il soit en lui-même très digne d'intérêt. Si nous l'avons mentionné, c'est surtout afin de montrer que le climat des latitudes canadiennes n'a point semblé un obstacle insurmontable à la construction d'un chemin de fer.”

M. Langel n'est pas le premier écrivain qui ait douté de l'exécution de cette entreprise colossale “qui doit amener une perturbation dans les relations commerciales du monde.” Mais le doute n'est plus aujourd'hui permis, et ce grand projet qui a pu être une brillante utopie, aux yeux d'un bon nombre, va passer avant longtemps dans le domaine des faits.

V

LES TERRITOIRES DU NORD-OUEST ET LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Afin de mieux faire ressortir l'importance de notre grande route trans-continentale et les immenses résultats économiques qu'elle est appelée à produire, nous allons donner un aperçu des richesses

agricoles, industrielles, minérales et fluviales des divers pays qu'elle doit traverser. Il servira de complément à notre travail.

Des études bien élaborées ont déjà été publiées par plusieurs plumes habiles sur les ressources multiples de ces territoires et nous invoquerons leur autorité pour donner à nos remarques toute l'exactitude possible. En parlant de ces régions, il est arrivé à plusieurs écrivains d'en faire un tableau trop flatté, de voir tout en rose, tandis que d'autres tombaient dans l'autre extrême. N'ayant aucun intérêt de farder la vérité, nous tâcherons d'éviter les exagérations que l'on a pu commettre dans l'un et l'autre sens.

En examinant la praticabilité du chemin du Pacifique, nous avons donné une idée du pays qui s'étend depuis le haut de l'Ontario jusqu'au nord du Lac Supérieur. Cette contrée est à peine habitée ; on n'y trouve que quelques postes de la compagnie de la Baie d'Hudson autour desquels on cultive quelques arpents de terre. Elle est actuellement l'objet d'une exploration soignée, et elle ne sera plus bientôt une *terra incognita*, sur laquelle on ne peut risquer que des conjectures.

La région située entre le Lac Supérieur et la Rivière Rouge est très étendue et est accidentée à certains endroits. Si une certaine partie est impropre à la culture, on y trouve une portion considérable de bonnes terres. Elle est baignée par plusieurs rivières et grands lacs, qui la fertilisent et forment une chaîne ininterrompue de navigation.

Sir George Simpson se rendait en 1841 à la Rivière Rouge en suivant la rivière Kaministiquia, qui se décharge dans le Lac Supérieur, et il faisait de la vallée qu'elle arrose une brillante description. " Nous avons passé, " disait il, " pendant notre marche à travers des forêts d'érable, de chêne, de bouleau, etc., et plus d'un endroit nous rappelait la richesse des scènes pittoresques de l'Angleterre. Les sentiers de beaucoup de portages étaient émaillés de violettes, de roses et de fleurs sauvages..... Les fruits abondaient..... On ne saurait traverser cette belle vallée sans croire qu'elle est appelée à devenir le séjour d'hommes civilisés, où paîtront des troupeaux d'animaux mugissants, et où s'élèveront des écoles et des églises"

M. Dawson, qui a établi la route qui porte son nom entre la Baie du Tonnerre et Fort-Garry, parle dans les termes suivants du pays situé entre ces lieux :

" Cette contrée est généralement onduleuse, accidentée et coupée de rivières aux courants rapides et par de grands lacs. Les montagnes, cependant, à l'exception de celles qui se trouvent sur les bords du Lac Supérieur, ne sont pas bien hautes, et l'on y voit plusieurs

belles vallées d'alluvion, dont la plus considérable est celle de la Rivière La-Pluie. Les lacs et les rivières sont navigables sur de grandes distances, dont la plus longue est de 158 milles, s'étendant depuis le fort Francis jusqu'à l'extrémité ouest du Lac Plat. D'épaisses forêts couvrent toute la région et l'on y trouve en divers endroits, et en grande quantité des bois de la meilleure espèce. Il se trouve aussi de l'orme sur la rivière La-Pluie et du pin blanc de belle grosseur et de bonne quantité en abondance sur les bords des rivières qui descendent la pente rapide de la côte est pour se jeter dans le Lac Supérieur ; mais il est encore plus abondant sur la côte ouest, le long des rivières qui se dirigent vers le Lac La-Pluie. Sur les rivières Sageinogo, Seine et Maligne, il y a de vastes forêts de pin rouge et de pin blanc. Il se trouve aussi ça et là du pin blanc dans la belle vallée de la Rivière La-Pluie et sur les îles du Lac des Bois ; mais en gagnant à l'ouest, il devient de plus en plus rare, et arrivé près du Lac Winnipeg, il ne s'en voit plus du tout.

“ Si l'on met les forêts de pin du voisinage du Lac La-Pluie en regard avec les fertiles régions qui s'étendent à l'ouest de la Rivière Rouge,—où il n'y a que peu de bois propre aux objets domestiques,— et si on les envisage sous le rapport de ce que peuvent devenir plus tard les besoins de cette immense contrée, elles prennent alors une importance qu'il ne faut pas se dissimuler en estimant les ressources de cette partie du pays.”

Les remarques de M. Dawson sur l'importance de ces forêts sont très justes. Car, le sol du nord ouest est loin d'être aussi généralement couvert de vastes boisés que celui du Canada. Il y a sans doute à certains endroits de magnifiques futaies, mais sur des espaces immenses, dans les prairies par exemple, on n'y trouve que quelques bouquets de peupliers et d'arbrisseaux. Beaucoup de forêts qui existaient encore, il y a quelques années, ont été détruites par de terribles incendies qui ont causé des dommages incalculables.

Mgr. Taché confirme en partie ce que dit M. Dawson à ce sujet dans son *Esquisse sur le Nord-Ouest*, un ouvrage qui doit revêtir une grande autorité ; puisque cet éminent prélat a parcouru toutes ces régions lointaines depuis plus de vingt-cinq ans, et qu'il a été ainsi en mesure d'en faire une étude approfondie :

“ La Rivière La-Pluie, le Lac des Bois, la Rivière Winnipeg, les îles du lac de ce nom, les terres entre le Lac des Bois et la Rivière Rouge sont les seules parties bien boisées quant aux espèces, et seront d'une ressource immense pour la colonie d'Assiniboine où on sent déjà le besoin de ce secours éloigné. La belle lisière qui

bordait autrefois la Rivière Rouge et l'Assiniboine a déjà subi une atteinte désastreuse."

Dans la vallée de la Rivière Rouge se trouve la province de Manitoba, le plus petit des états de la Confédération, puisqu'il n'embrasse qu'un espace de 13,000 milles carrés et ne compte pas plus de 13 à 14,000 âmes.

Il serait superflu d'en parler longuement. C'est l'endroit du pays qui, à cause de ses troubles politiques, a le plus occupé l'attention publique en Canada depuis deux ans. Déjà des centaines d'émigrants haut canadiens s'y sont dirigés et l'on peut compter qu'il vont y affluer avant longtemps, au fur et à mesure que l'on facilitera les communications avec le Canada. Ces 14,000 âmes jouissent du *self-government* et des libertés constitutionnelles dans toute leur plénitude.

Mgr Taché dit qu'au point de vue de la traite des fourrures, "le district de la Rivière Rouge a son importance, non pas sans doute dans ce qu'il produit lui-même, mais bien dans le fait qu'il est le seul centre important d'affaires dans le pays..... Ce district n'est pas encore tout colonisé et il est incontestablement la portion du Département du Nord la plus propre à cet effet. Le terrain y est partout un riche sol d'alluvion et une plaine de la plus complète uniformité."

La plupart des explorateurs et voyageurs qui ont parlé de la Rivière Rouge, ont fait le plus bel éloge de la fertilité de son sol. Lord Selkirk qui fit des essais de colonisation dans cette région, au commencement du siècle, prétendait qu'elle pourrait nourrir une population de trente millions d'habitants.

La vallée de la Rivière Rouge est un des pays du monde qui produit le blé en plus grande abondance. Le professeur Hind, dans son rapport officiel, porte la moyenne du rendement à 40 minots l'acre, et il remarque qu'elle l'emporte sur les régions les plus favorisées des Etats-Unis, puisque le Minnesota ne produit que 20 minots l'acre en moyenne; le Wisconsin, 14 minots; le Massachusetts, 16 minots, et la Pennsylvanie, 15 minots.

M. Hind fait ici erreur. Malgré sa fertilité, le sol de la Rivière Rouge ne produit probablement pas en moyenne plus de 30 minots. Et nous appuyons notre assertion sur le rapport assermenté de plusieurs habitants de la Rivière Rouge, dont les témoignages furent recueillis par un comité nommé par le Sénat au mois d'avril 1870. D'autres personnes de Manitoba que nous avons eu l'occasion de consulter corroborent ce fait.

"Après le blé," dit M. James W. Taylor, dans un rapport élaboré qu'il a adressé au gouvernement des Etats-Unis sur les

relations commerciales entre cette contrée et l'Amérique Britannique du Nord Ouest, "toutes les autres céréales secondaires en importance se cultivent, mais dans un rayon de cinq degrés plus étendu dans la vallée McKenzie jusqu'au cercle arctique. L'orge réussit dans les champs cultivés en blé précédemment; les rendements en sont énormes et le poids du minot varie de 48 à 55 livres. L'avoine vient bien. Les pommes de terre se distinguent surtout par leur qualité et leur abondance.

"En 1856 la Colonie de la Rivière Rouge comptait 9,253 bêtes à cornes, et 2,799 chevaux, chiffres qui, dans un établissement de 6,523 âmes, font bien voir l'importance qu'on attache à l'élevage du bétail. Les chevaux, l'été comme l'hiver paissent dans les bois, et restent toujours gras sans qu'il soit nécessaire de les enfermer ou de leur donner du foin. Les pâturages sans bornes qu'offrent les savanes herbeuses de la Rivière Rouge favorisent grandement l'élevage des moutons."

Comme les contrées les plus favorisées ont leur part d'inconvénient, la région de la Rivière Rouge laisserait peu à désirer, malgré les rigueurs de son climat, si elle n'était visitée à certaines époques par des légions de sauterelles qui ravagent les grains.

Un bateau-à-vapeur l'a met l'été en communication avec les Etats-Unis, qui lui fournissent en grande partie ses importations, et dans quelques mois un embranchement du Pacifique Nord américain la reliera au Minnesota et au réseau de voies ferrées des Etats Unis. Nos voisins qui savent apprécier l'importance de ses ressources, font tout en leur pouvoir pour accaparer à jamais son commerce. N'est-ce pas là une preuve évidente qu'après nous être laissé devancer par nos voisins, il nous faut contrecarrer ces mesures, qui auraient pour effet d'américaniser promptement la nouvelle province de Manitoba, ou bien avouer notre impuissance?

Notre chemin du Pacifique développera, entre autres grandes vallées, celle qu'arrose la rivière Assiniboine, le plus important tributaire de la Rivière Rouge. Mgr. Taché dit que "cette rivière n'est point navigable quoiqu'elle ait un cours de plusieurs centaines de milles. Son cours est excessivement tortueux, le bas coule sur un lit argileux à travers une vallée fertile, le haut traverse une plaine souvent sablonneuse et aride..... Le grand affluent de l'Assiniboine à l'Ouest est la rivière Qu'appelle, petit ruisseau au fond d'une vallée délicieuse et dont l'élargissement forme huit lacs où abonde la meilleure qualité de poisson blanc. Avec plus de bois la vallée du lac Qu'appelle serait une place de premier choix pour la colonisation."

Parlons maintenant, de la grande vallée de la Siskatchewan, cette magnifique rivière qui, avec ses diverses branches, arrose une vaste région extrêmement productive et entre autres, la zone fertile (*fertile belt*). Tous ceux qui ont visité ce pays ne tarissent pas d'éloges sur sa beauté et ses richesses agricoles et houblées. Dès 1814, notre compatriote Gabriel Franchère, qui revenait des côtes du Pacifique, en parlait avec la plus haute admiration, comme présentant en plusieurs endroits la scène la plus belle, la plus riante et la mieux diversifiée qu'on puisse imaginer. Pourquoi, disait-il, tandis qu'en Europe et en Angleterre surtout, tant de milliers d'hommes ne possèdent pas en propre un ponce de terre, et cultivent le sol de leur patrie pour des propriétaires qui leur laissent à peine de quoi subsister, tant de millions d'arpents de terres en apparence grasses et fertiles, restent-ils incultes et absolument inutiles ?

M. E. Bourgeau, un botaniste remarquable qui accompagna le Capt. Paisler dans son expédition, disait entre autres choses : " Je dois appeler l'attention sur les avantages qu'il y aurait de fonder des établissements agricoles dans les vastes plaines de la Terre de Rupert, et particulièrement sur la Siskatchewan, dans les environs du Fort Carleton. Cette région est beaucoup plus propre à la culture des principales céréales des climats tempérés, tels que le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, etc., qu'on semblerait porté à le croire, à cause de sa haute latitude. En effet, les quelques tentatives, que l'on a faites, de cultiver des céréales dans les environs des postes de la compagnie de la Baie d'Hudson, démontrent abondamment combien il serait facile de récolter des produits sur une échelle suffisante pour récompenser le travail du cultivateur. Là, pour mettre la terre en culture, il suffirait d'ensemencer les meilleures parties du sol. Les prairies offrent des pâturages naturels pour la nourriture d'immenses troupeaux, tout aussi riches que s'ils avaient été faits artificiellement. La construction des maisons pour les pionniers à mesure que la contrée s'établirait, serait chose facile, parceque, dans plusieurs localités, à part le bois, l'on trouve de bonne pierre à bâtir, et dans d'autres il serait aisé de trouver de la glaise pour faire de la brique, plus particulièrement auprès de la Rivière Battle. Les parties les plus favorables seraient ensuite, dans les environs du fort Edmonton, ainsi que le long de la rive sud du bras nord de la Siskatchewan. Dans cette dernière région, l'on rencontre de riches et vastes prairies parsemées çà et là de bois et de forêts, et remarquables par l'excellent pâturage qu'ils pourraient offrir aux animaux domestiques Dans les jardins aux postes de la compagnie de la Baie d'Hudson, mais surtout dans ceux des missions, les légumes, tels que les fèves, les pois et les

haricots ont été cultivés avec succès, ainsi que les pommes de terre, les choux, les navets, les carottes, la rhubarbe et les raisins."

Le professeur Hind en parle comme suit : " La région fertile de sol cultivable — composée partiellement de prairies riches et ouvertes, et partiellement couverte de bouquets de tremble — qui s'étend du lac des Bois au pied des Montagnes Rocheuses, a environ 80 à 100 milles de largeur. Le bras nord de la Siskatchewan traverse la région fertile, par une vallée variant d'un quart de mille à un mille de largeur, avec une profondeur de 200 à 300 pieds au dessous du niveau de la prairie ou des plaines, jusqu'à ce qu'il atteigne les bas-fonds, à quelques milles à l'est de Fort-à-la-Corne. La superficie de cette région si extraordinairement fertile, est d'environ 40 millions d'acre. Autrefois, c'était une contrée boisée, mais plusieurs feux consécutifs l'ont partiellement dépouillée de ces arbres ; les pâturages y sont excellents, et le sol en est profond et composé de terre franche

" La région fertile de la vallée de Siskatchewan ne doit pas uniquement son importance au fait qu'elle contient 64,000 milles carrés de terre arable, couvrant une longueur de 800 milles sur une largeur de 80 milles à travers le continent ; c'est plutôt au contraste entre une immense contrée sub-arctique au nord et une contrée déserte au sud, que cette lisière de bois si favorisée est redoutable de sa valeur politique et commerciale. "

Le capitaine Palliser dit que " c'est une contrée partiellement boisée, couverte de lacs et riche en pâturages naturels, rivalisant en beauté avec les plus beaux parcs de notre pays. "

Mgr. Taché affirme de son côté que " la rivière Siskatchewan a une importance tout exceptionnelle qu'elle emprunte à l'immensité et aussi à la richesse de la plaine qu'elle arrose. Elle a ses sources principales dans les Montagnes Rocheuses, ce qui, grâce à ses sinuosités, lui donne un cours de plus de 1200 milles..... Les terrains houilliers que traversent les différentes branches de la Siskatchewan sont une grande source de richesse et favoriseront la colonisation de cette vallée, où la nature a multiplié des sites d'une beauté qui défie ce qu'il y a de plus remarquable au monde en ce genre. Je comprends la prédilection exclusive que les enfants de la Siskatchewan nourrissent pour leur pays natal. Après avoir traversé le désert, après s'être éloigné à une si grande distance des pays civilisés, que l'on croirait parfois avoir le monopole du beau, on s'étonne de trouver à l'extrémité ouest tant et de si magnifiques terres. A côté de grandes et sauvages beautés qu'offre l'aspect des Montagnes Rocheuses, l'auteur de la création s'est plu à étaler le luxe si attrayant des plaines de la Siskatchewan. "

Au nord de la Siskatchewan, près des Montagnes Rocheuses, coule la grande rivière Athabascaw. Le district auquel elle donne son nom, dit Mgr. Taché, " est en plus grande partie un pays inculte. La vallée de la rivière à la Paix fait une belle exception à cette triste aridité. Sur les deux rives de cette rivière il y a des terres magnifiques ; des prairies d'une grande fertilité y sont parsemées d'épaisses touffes de beau bois de construction. Quelques points sur la rivière Athabaskaw offrent aussi des avantages réels pour la colonisation. La nature est magnifique dans ce district, la vallée de la petite rivière de l'Eau Claire a des beautés saisissantes et exceptionnelles. Les rives du grand fleuve reportent, par leur aspect, vos pensées sur les plus beaux fleuves du monde....."

C'est à environ 150 milles à l'est des Montagnes Rocheuses que se trouve la grande couche de charbon, qui donnera plus tard tant d'importance à la région de la Siskatchewan. Selon Sir John Richardson, elle s'étend sur une largeur probable de 50 milles et se prolonge sans interruption sur 16 degrés de latitude jusqu'à l'océan arctique.

On ne saurait, en vue surtout de la construction du Pacifique, attacher trop de prix à ces gisements de houille. Car, le charbon joue de notre temps un rôle énorme dans l'industrie économique des peuples. Il alimente la navigation à vapeur, les voies ferrées, les manufactures et usines, sert à la fabrication du gaz et à mille objets dont la dénomination serait longue. La houille et le fer ont fait la fortune de l'Angleterre, et on a dit avec raison que le charbon lui était d'une bien plus grande valeur que les sables aurifères ou les mines du Mexique. Il fera notre propre fortune dans un avenir qui n'est pas éloigné.

Du reste, toute notre région du nord-ouest est fort riche en métaux et en minéraux. Dans le district arrosé par la rivière MacKenzie, on trouve des gisements carbonifères, des puits de poix minérale et bitumineuse. Le vaste territoire de l'Athabaskaw renferme d'abondantes richesses minérales, telles que le soufre, le sel, le fer, le bitume, la plombagine et le pétrole. On remarque sur les bords de la Rivière à la Paix des carrières de plâtre et des dépôts houillers que l'on croit être d'une grande valeur. Les masses de sable qu'elle roule depuis l'endroit où elle s'échappe des montagnes Rocheuses recèlent de l'or. On trouve également de l'or sur les bords de la Siskatchewan : c'est donc une nouvelle richesse à ajouter à ses inépuisables ressources.

On sait encore qu'à l'extrémité sud-est de ces régions, sur les bords du Lac Supérieur à Fort William et Prince Arthur's Landing, et sur le Lac Shebandowan, qui est situé à 40 milles de ces lo-

calités, on trouve de magnifiques mines d'or, d'argent et de cuivre. L'an dernier, les mines d'argent seules ont donné un rendement de \$1,000,000. Il y a quelques mois des centaines de mineurs sont accourus sur les bords du Lac Shebandowan, à la recherche de l'or, et il est certain que leur exploitation deviendra une source de richesse pour cette partie du pays.

Les Montagnes Rocheuses sont la grande barrière naturelle qui sépare la Colombie Britannique du Canada. La nouvelle province s'étend depuis le versant occidental de ces montagnes jusqu'à l'Océan Pacifique et embrasse une superficie de 220,000 milles carrés. Ses côtes maritimes ont une longueur de plusieurs cents milles et sont échanrées par mille baies pittoresques, qui forment une multitude de ports naturels, et offrent en conséquence de grands avantages à la navigation océanique. Entre le détroit du Puget et Sitka, dans l'Alaska, se trouve un archipel renfermant grand nombre d'îles magnifiques; la plus importante est l'île de Vancouver, qui a 270 milles de long et 40 à 50 de large.

La Colombie est traversée par plusieurs chaînes de montagnes aux groupes gigantesques, qui courent dans une direction parallèle avec l'Océan Pacifique. La chaîne Cascade est la plus élevée et quelques uns de ses pics neigeux ont une altitude de 8000 à 14000 pieds. Les flancs de ces montagnes sont couverts de bois et recèlent des minéraux en grande abondance.

Elle est sillonnée par plusieurs belles rivières, au cours majestueux, entre autres la Fraser, la Thompson et la Colombie. La Fraser est navigable jusqu'au Fort Yale à 100 milles de son embouchure, et son cours se trouve ensuite interrompu sur un espace de 300 milles. La Colombie prend sa source dans l'Océan Pacifique sur le territoire de Washington et parcourt le pays sur une étendue de 600 milles.

MM. Milton et Cheadle dans leur ouvrage : *The northwest passage by land*, affirment que l'étendue de la terre arable est vraiment très limitée dans cette province et que si l'on excepte un petit district qui va de l'extrémité méridionale du lac Okanagan à la Grande Prairie, sur la route qui conduit à la rivière Thompson; quelques morceaux de bonne terre à l'intérieur; et le delta du Fraser couvert presque en entier d'épaisses forêts et exposé aux inondations de l'été, tout le pays n'offre qu'une nappe de rochers, de graviers et de cailloux roulés.

On ne saurait appeler, à proprement parler, la Colombie Britannique une région agricole. Cependant, il semble que l'opinion énoncée par MM. Milton et Cheadle est loin d'être aussi juste qu'ils voudraient le faire croire. Le gouverneur de la Colombie, M.

Trutch, est d'opinion qu'un quart ou un tiers de cette province se compose de terres arables. Les travaux miniers ont jusqu'à présent été l'occupation presque exclusive des colons, mais une bonne partie de la Colombie est cependant en culture. Le terrain est extrêmement propre à l'élevage des bestiaux et plus d'un cultivateur possède de 200 à 1000 têtes de bétail. Les animaux vivent constamment en plein air et leur entretien est peu coûteux. Les plateaux et collines qui s'étendent entre les rivières Thompson et Fraser sont couverts d'une herbe extrêmement abondante et nutritive appelée le *bunch-grass*.

La Colombie est couverte de forêts épaisses, d'une végétation puissante, auxquelles celles de la Californie sont seules comparables. Les arbres ont cent, 200 et quelquefois plus de 300 pieds de hauteur avec une circonférence de 10 à 12 pieds. Le pin Douglas est surtout d'une valeur précieuse. Droit et uniforme, souple et flexible à la fois, il fournit des espars et des mâts pour les plus grands navires. On peut s'en procurer de 150 pieds de long. On trouve également en quantités inépuisables l'érables, le cèdre, le pin blanc, l'aulne, le saule, le peuplier, le bouleau, enfin la plupart des espèces de la famille des conifères. Ces forêts ont encore été si peu exploitées qu'elles semblent intactes. On en exporte annuellement pour une valeur d'environ \$250,000.

Dans son ouvrage sur la Colombie, le Dr. Rattray dit, au chapitre relatif au bois de construction :

“ Le bois de construction de la Colombie Britannique est très-varié en même temps que fort précieux. La contrée, principalement sur le bas de la Rivière Fraser, est fortement boisée. Les forêts de cette colonie, on peut le dire, sont inépuisables, et produiront encore du bois en abondance lorsque celui de Vancouver sera entièrement consommé.

“ La Colombie Britannique possède des avantages hors ligne pour activer l'exportation de ses bois. Au moyen de ses rivières larges et rapides, surtout le Fraser et ses tributaires, et du lac Harrison ainsi que d'autres lacs, qui s'y relie, les bois du nord-est, de l'est et du sud de l'intérieur, et de toute l'immense étendue de la contrée boisée égoutée par le Fraser, peuvent être acheminés à New Westminster ou Victoria pour de là être expédiés à l'étranger ; tandis que les bois des régions montagneuses, entre la côte occidentale et la chaîne Cascade et du lac Harrison, peuvent être pareillement transportés par les plus petits cours d'eau et les nombreux bras de mer qui se trouvent dans cette direction, entre autres, le bras Bentinck, Howe Sound, Bute Inlet, etc., où il serait facile d'établir des moulins à scie pour la fabrication des espars,

semblables à ceux qui sont actuellement en opération à Barclay Sound.

“ Les bois de construction de la Colombie Britannique, bien que plus variés que ceux de Vancouver, y sont, cependant, moins utilisés, sauf comme combustible et pour la construction des maisons.

“ L'on pourrait facilement trouver grand nombre de marchés vers lesquels pourraient être dirigés les bois de Vancouver et de la Colombie Britannique. En Angleterre, le besoin d'espars, de chêne et d'autres bois, se fait vivement sentir dans la construction des navires. En Australie et dans l'Amérique du Sud, le bois est rare ; et, en Chine, surtout dans le Sud, où la population sacrifie tout aux exploitations agricoles, le bois est très-rare, très-précieux et en grande demande pour la construction des maisons, des jonques et des bateaux. En Chine, les bois mous de Vancouver s'écouleraient promptement, de même que le charbon de bois dont se servent les Chinois pour tous les usages domestiques.”

La Colombie est remarquable encore par des richesses minérales qui le cèdent à peine à celles de la Californie. Ses terrains aurifères s'étendent non seulement le long des rivières Fraser et Thompson, mais encore dans le district d'Ominica, dans le nord de la Colombie sur les bords de la rivière à la Paix, de l'Ominica, de Germansen Creek et de plusieurs autres rivières et ruisseaux. Les mines d'or du district de Caribou sont célèbres dans le monde entier. De fait leur richesse n'a jamais été surpassée. Des milliers de personnes les ont exploitées depuis le moment de leur découverte, et bien que leur outillage ait été fort imparfait, grand nombre ont fait par leurs fouilles de grandes fortunes. En 1864, le claim Cunnigham a fourni en moyenne durant le temps des opérations à peu près \$2,000 par jour ; le claim Dillon a donné en un jour la somme étonnante de £4,000 sterling. Les mines d'or de la Colombie ont été extrêmement productives durant les années 1863, 1864 et 1865 ; on porte l'exportation de l'or pour cette période à \$8,000,000. En 1867, elle a été de \$1,500,000, et depuis la découverte des mines jusqu'à cette année elle n'a pas dépassé \$17,000,000.

Lorsque l'étude de la constitution géologique du pays sera terminée, et que l'on aura construit des chemins plus faciles pour arriver aux mines, on peut compter que les capitalistes s'empresseront de poursuivre énergiquement leur exploitation, dont le développement prendra des proportions extraordinaires.

La Colombie possède encore des mines d'argent, de cuivre, de fer, de plombagine et autres, mais malgré leur richesse elles

n'ont guère été exploitées, car on s'est livré avant tout à la recherche de l'or. La vallée du Fraser abonde en mines d'argent qu'une compagnie va exploiter sur une grande échelle. Nous avons déjà parlé des superbes mines de charbon bitumineux et anthracite qui gisent dans l'île de Vancouver. En 1869, l'exportation de la houille à San-Francisco seulement a atteint la somme de \$125,000, et la vente en 1870 a été de 29,845 tonneaux.

Les pêcheries de la Colombie sont d'une richesse extraordinaire. L'éturgeon, le saumon, le houlican, la morue, le hareng, le fletan, les sardines, etc., se trouvent en abondance. L'éturgeon pèse jusqu'à 500 livres et se prend très facilement. Le saumon est très varié et on peut en mer en emplir un canot par jour en le pêchant à la ligne. Le houlican est un petit poisson qui afflue dans les rivières à la fin d'avril; on peut alors en prendre par millions. On trouve des bancs d'huîtres à Burrard Inlet. Une compagnie fait depuis quelques années, avec de bons profits, la pêche à la baleine sur les côtes du Pacifique.

Lorsque ces richesses maritimes et fluviales seront exploitées sur une grande échelle, elles seront une source inépuisable de revenu et l'on fera des exportations immenses de poisson.

La chasse est aussi abondante que variée. L'exportation des fourrures en 1869 a été d'environ \$233,000.

A l'époque de la fièvre de l'or, la population de la Colombie était plus nombreuse qu'à présent. En 1871, elle se composait de 8,570 blancs, 422 noirs et 1548 chinois, formant un total de 10,586, outre 30 à 40,000 sauvages.

On peut être sûr qu'une immigration considérable va se porter dans cette province aussitôt que le chemin du Pacifique sera en voie d'exécution. Les travaux seuls de cette colossale entreprise donneront de l'emploi dans cette partie de la Confédération à environ 10,000 travailleurs durant plusieurs années.

Le manque de communications a été le grand obstacle qui a nui au développement de la Colombie. Plusieurs de ses mines d'or les plus précieuses ont dépéri à cause de leur difficile accès. Bien que ses ressources soient limitées, le gouvernement de la Colombie a cependant exécuté un grand chemin qui ferait honneur à une nation plus populeuse, celui qui conduit aux mines d'or du Caribou.

Cette route a coûté environ \$1,250,000. Elle a été construite en grande partie sur le flanc des montagnes qui bordent les rivières Fraser et Thompson, et sur son parcours se trouvent des précipices affreux de 500 à 1000 pieds de profondeur. Les obstacles que notre Pacifique aura à vaincre sont sans importance en compa-

raison de ceux que l'on a dû surmonter pour construire ce chemin. Le transport des voyageurs se fait sur cette voie au moyen d'une diligence traînée par 5 à 6 chevaux, et celui des marchandises par des convois de chariots traînés par de nombreux mulets et bœufs. Ce moyen de communication est aussi lent que difficile et coûteux, et les mineurs attendent anxieusement, le jour où un chemin de fer abrégera les distances et rendra leurs exploitations plus économiques.

La Colombie jouit maintenant des libertés constitutionnelles si chères à tout sujet anglais et le nouveau régime ne peut manquer d'avoir une influence énorme sur son avenir. Encore quelques années, et les chemins de fer en la sillonnant l'auront transformée et des millions naîtront de ses mines, de son agriculture, de ses bois et de ses pêcheries. Le chemin du Pacifique terminé, elle deviendra l'un des entrepôts du commerce universel, Victoria éclipsera San-Francisco comme port de mer, et la Colombie aura pour le Canada l'importance que la Californie a pour les Etats-Unis.

Lorsque cette grande œuvre sera accomplie, nous verrons alors la réalisation de la parole prophétique de Montalembert, que des bouches de l'Orégon à celles du St. Laurent, la nouvelle fédération sera un jour la rivale de la grande fédération américaine.

JOSEPH TASSÉ.

L'EMPOISONNEMENT CHRONIQUE PAR LE PLOMB.

Parmi les nombreux sujets qui font partie des études spéciales du médecin, plusieurs sont dignes d'attirer l'attention de tout homme instruit. Il en est un, entre autres, dont l'importance est considérable, tant sous le point de vue hygiénique que médical, c'est l'empoisonnement chronique par le plomb.

Les nombreux usages auxquels ce métal délétère est employé dans les arts, les fraudes coupables auxquelles il donne souvent lieu par son mélange avec les aliments et les boissons, rendent cet empoisonnement d'une fréquence malheureusement trop grande. Par conséquent, il n'est pas inutile d'appeler l'attention sur ce point d'hygiène.

Après avoir dit quelques mots sur la découverte des effets du plomb sur l'économie, il sera plus commode pour nous d'indiquer d'abord les symptômes de cet empoisonnement, ensuite les voies par lesquelles ce poison peut s'introduire dans l'économie animale, enfin les moyens de se garantir de l'intoxication saturnine.

Il faudrait des volumes pour traiter cette matière convenablement, mais comme ces lignes sont seulement destinées à offrir quelques notions élémentaires sur ce sujet, nous mettrons l'érudition de côté. D'ailleurs il faut éviter, en traitant cette matière, de plonger nos lecteurs dans un sommeil de plomb.

Les maladies saturnines ont existé de temps immémorial. Hippocrate a décrit la colique de plomb sans en trouver la véritable cause. Dioscoride a été plus heureux et connaissait le danger de l'introduction de ce métal par les voies digestives, mais il ne fit que soupçonner que le métal pouvait produire des effets semblables en s'introduisant par les voies respiratoires. Les médecins arabes,

Rhazès, Haly Abbas et surtout Avicenne ont décrit avec clarté toutes ces affections. Cependant on ne soupçonnait pas encore toutes les différentes voies par lesquelles le plomb faisait son entrée dans l'économie animale. Caton (*De Re Rustica*) Pline (Hist. Nat.) recommandent d'ajouter des sels de plomb au vin et au cidre pour l'empêcher de sùrir.

Cette pratique était généralement adoptée en Europe et en particulier dans le Poitou, en France, et dans le comté de Devonshire, en Angleterre, jusqu'au dix-huitième siècle, malgré les ordonnances royales qui depuis l'année 1437 défendaient cet usage. Francis Citois, natif du Poitou, publia en 1617 une excellente relation de ces maladies, mais sans en découvrir la véritable cause.

C'est à Stockhausen, médecin des mines de plomb de Goslar, que l'on doit cette découverte. Son ouvrage parut en 1656.

Presque tous les auteurs du dix-huitième siècle mentionnent la colique métallique, mais Sir George Baker, dans une controverse restée célèbre dans les annales de la science, contribua plus que tous les autres à jeter du jour sur les maladies saturnines.

Ce médecin distingué, frappé de la fréquence et de l'intensité de ces maladies parmi les habitants du comté de Devonshire, se mit à l'œuvre pour en découvrir la cause, et après un travail opiniâtre et de grandes recherches, il publia enfin en l'année 1767 un mémoire sur ce sujet. Cet écrit est un modèle de logique serrée en fait de recherches médicales. L'auteur prouve d'abord l'identité des maladies produites par le vin du Poitou, le cidre du Devonshire et le rhum de la Jamaïque, breuvages dans lesquels le plomb se trouvait en plus ou moins grande quantité. Puis, énumérant tour-à-tour les nombreuses causes assignées à ces maladies, il les rejette une à une après une sévère investigation. Par cette méthode d'exclusion, il arrive enfin à découvrir la seule source réelle du mal.

De tels travaux entrepris pour le bien de l'humanité, non-seulement font la gloire de leur auteur, mais encore méritent la reconnaissance de tous, puisque tous en retirent leur bénéfice. Les médecins surtout, peut-être plus à portée que d'autres d'apprécier l'étendue et la valeur de ces travaux, doivent conserver à ces hommes qui étendent ainsi le cercle de leurs connaissances, une gratitude sans bornes.

Si je me sers d'expressions aussi fortes au sujet d'une découverte qui peut sembler à certaines personnes comparativement peu importante, c'est que je sens profondément les imperfections aussi bien que la grandeur et la noblesse de la médecine. Le travail et les sacrifices que son étude requiert, la satisfaction de contempler

les beautés de la plus parfaite des créatures, les innombrables maladies qui assiègent l'espèce humaine, les nombreux moyens mis en œuvre pour les prévenir et les faire disparaître, pour rendre au corps la force et la santé, toutes les branches des connaissances humaines venant lui prêter un mutuel appui pour l'aider à accomplir sa noble mission, voilà les éléments de sa grandeur intellectuelle.

Les innombrables bienfaits dont elle a gratifié l'humanité, les nobles sentiments que la vue des souffrances excite dans le cœur du médecin, le désintéressement dont il fait preuve tous les jours dans l'exercice de la charité, aux hôpitaux, aux dispensaires et dans sa pratique, les transports de la joie ou les éclats de la douleur qu'un mot de sa bouche va jeter dans le sein des familles, tels sont les éléments de sa grandeur morale.

Mais l'intelligence et le cœur ne trouvent de satisfaction dans l'étude et la pratique de la médecine qu'en proportion des lumières qu'elle jette sur les objets de son investigation. Si la médecine dans ce siècle n'a fait que marcher de progrès en progrès, il ne faut pas se dissimuler cependant qu'il reste encore beaucoup de points obscurs à éclaircir.

Nous venons de voir comment, par un travail opiniâtre, Sir George Baker était parvenu à jeter du jour sur des maladies dont la cause et le traitement étaient jusque-là restés inconnus. On me pardonnera donc d'exprimer avec chaleur ma reconnaissance pour ces hommes d'un génie supérieur qui vont fouiller dans les recoins ténébreux de notre art, pour en faire jaillir la lumière.

Depuis le commencement de ce siècle, beaucoup de médecins se sont occupés des maladies saturnines, mais le travail le plus complet sur cette matière a été publié en 1838 par Tanquerel des Planches. Cet ouvrage, fruit de grandes recherches et d'une expérience consommée, forme encore aujourd'hui l'autorité généralement reçue dans la science.

I.

Quels sont les effets produits par le plomb, sur l'économie animale ?

Notre ville possède deux ou trois manufactures de blanc de plomb. Si vous dirigez vos pas vers la rue Queen, en arrière de l'ancien collège de Montréal, ou si vous remontez un peu plus haut, dans la direction du canal Lachine, arrêtez-vous là un instant, entrez dans les ateliers où l'on exerce cette industrie.

Tout marche avec ordre et régularité, la machine à vapeur fait mouvoir différents mécanismes, la céruse se convertit graduellement en poudre impalpable, l'huile coule en abondance, et bientôt la peinture sort broyée et va remplir des bassins disposés pour la recevoir.

Mais voyez ces ouvriers, tout couverts d'une poussière blanchâtre, qui passent et repassent devant vous, plutôt comme des spectres ambulants que comme des êtres humains. Leur peau est terne, leur corps décharné, leurs chairs sont flasques, enfin tout indique chez eux, l'influence malfaisante d'un poison délétère. Ces ouvriers n'ont encore aucune affection distincte, mais bientôt quelques-uns d'entre eux verront la maladie venir trôner sur leur constitution délabrée.

Les symptômes de l'empoisonnement se montrent rarement tout-à-coup ; ils sont précédés dans un grand nombre de cas de perte d'appétit, de nausées, et très-souvent d'une salivation assez abondante. Enfin le malade perd le sommeil et présente aussi différents autres symptômes nerveux. Même avant tout dérangement quelconque, on peut reconnaître l'intoxication saturnine par une ligne bleuâtre autour des gencives.

Enfin survient une attaque, dite *colique des peintres*, caractérisée par des douleurs très vives dans l'abdomen revenant par intervalles, la rétraction des parois abdominales qui semblent comme collées sur la colonne vertébrale, une constipation opiniâtre et des vomissements fréquents. Ces symptômes sont souvent accompagnés, surtout la nuit, de douleurs violentes et de crampes dans les muscles du tronc et des extrémités.

Quelquefois, la prostration physique et morale est très marquée. C'est d'ailleurs un caractère des affections du ventre de produire une faiblesse extrême. Il semble que la maladie en s'attaquant à cette partie du corps humain, s'attache à détruire le principe vital lui-même.

Alors on fait appeler le médecin. Celui-ci par un traitement judicieux guérit notre malade et lui conseille ensuite de suivre un traitement destiné à favoriser l'élimination du métal qui infecte encore l'organisme.

Mais le patient ne sentant aucune douleur, se croit parfaitement guéri et peut-être même soupçonne son médecin de vouloir spéculer sur sa bourse. Il n'a rien de plus pressé que de s'exposer encore sans prendre aucune précaution à la même influence malfaisante. Mais cette imprudence lui coûte cher, car au bout d'un temps plus ou moins long, le voilà encore sur le dos avec la colique.

Qu'arrive-t-il alors ? C'est qu'au moment où la guérison lui pa-

rait de nouveau complète, ce pauvre malade s'aperçoit avec surprise qu'il ne peut se servir de ses doigts, comme d'habitude. Il lève les bras en l'air, ses mains retombent *mortes*, formant un angle droit avec l'avant bras. Il essaie de les relever, vains efforts, les muscles extenseurs de la main et des doigts sont paralysés, c'est une attaque de *paralysie saturnine*.

Voilà un pauvre ouvrier peut-être, à charge à sa famille ou à la société pour toute sa vie, surtout si, comme il arrive souvent, le malade prend du mieux, retourne à ses anciennes occupations et subit plusieurs attaques de cette maladie. La guérison devient alors de plus en plus difficile. Le poison s'accumule dans l'organisme et détruit le principe vital. Alors ces malheureux restent infirmes pour leur vie, perdent le sommeil, tombent enfin dans un état de dépérissement général. Heureux quand la mort vient mettre un terme à leurs souffrances.

Enfin si le malade retourne à ses anciennes occupations, ou s'il se trouve sans le savoir encore habituellement exposé à la cause excitante de la maladie, il survient un groupe de symptômes effrayants que l'on a désigné sous le nom d'*encéphalopathie saturnine*.

C'est un délire, tantôt tranquille, tantôt furieux, avec menaces, cris et vociférations, d'autres fois un état d'insensibilité complète avec sommeil profond, d'autres fois encore, ce sont des convulsions terribles ou une combinaison de tous ces symptômes à la fois. On appelle encore le médecin. Celui-ci accourt. Que va-t-il faire? Rien. On a tout essayé contre cette phase de la maladie, rien ne peut réussir. Il est trop tard.

Cette rapide esquisse de l'intoxication saturnine n'est nullement exagérée. On rencontre, il est vrai, assez rarement à Montréal, les accidents convulsifs ou épileptiformes, mais il n'en est pas de même de la colique de plomb et de la paralysie saturnine. D'ailleurs, ce métal délétère produit aussi d'autres effets plus ou moins obscurs et en particulier des douleurs qui simulent parfaitement le rhumatisme chronique. Beaucoup qui se croient affectés de cette dernière maladie sont réellement des victimes de l'empoisonnement chronique par le plomb.

Maintenant quelle est l'explication de ces symptômes? Peut-on les lier à quelque lésion matérielle? Non, car on n'en rencontre aucune après la mort. Tout indique au contraire que le poison attaque directement le système nerveux, d'abord le système nerveux ganglionnaire, puis tous les centres nerveux jusqu'au cerveau. Le canal intestinal et le système nerveux ganglionnaire dont le centre appelé plexus solaire, se trouve situé dans l'appareil digestif, sem-

blent primitivement le plus atteints : d'où les nausées, les vomissements, la constipation opiniâtre, la dépression douloureuse du ventre vers la colonne vertébrale. La respiration et les autres appareils sous l'influence du grand nerf sympathique souffrent aussi, mais à un moindre degré. Le système nerveux rachidien est envahi lorsque surviennent les douleurs névralgiques, l'engourdissement, la paralysie des membres. Enfin la lésion des fonctions cérébrales se manifeste par du délire, des convulsions tétaniques ou épileptiformes qui viennent mettre un terme à l'existence.

II

Nous n'avons pas à nous occuper ici du traitement médical de ces affections ; par conséquent, nous allons énumérer rapidement les voies par lesquelles le plomb peut s'introduire dans l'économie animale. Elles sont pour ainsi dire innombrables. On remarque dans la maladie présente, comme dans beaucoup d'autres, une singulière prédisposition chez certains individus. Une seule nuit passée dans une chambre récemment peinte suffit chez quelques-uns pour en amener les premiers symptômes, tandis que chez d'autres un travail continu pendant un grand nombre d'années avec le plomb, n'amènera aucun accident. Les cas les plus fréquents et les plus dangereux d'intoxication saturnine s'observent chez ceux qui dans l'exercice de leur état, sont en contact journalier avec ce métal ou ses préparations. Mais en outre le plomb se glisse inaperçu dans un grand nombre de substances. Pour le prouver, voici une petite anecdote.

Un jour, un pauvre diable de chimiste était à bout de ressources. Il voyait approcher avec effroi le terme du loyer. Son sommeil était troublé par des visions de *recors*, de huissiers et surtout de frais d'avocat.

Tout-à-coup une idée lumineuse lui survient.

Pourquoi, se dit-il, ne réussirai-je pas, comme d'autres, à attirer un public dans une salle quelconque. La recette est facile, il ne s'agit que de trouver un imprimeur possédant un assortiment de caractères monstres et quelques journaux assez complaisants pour annoncer ma séance gratis ou à crédit, ce qui revient à peu près au même.

En effet, le nom de ce monsieur avait l'honneur de figurer, quelques jours après, en caractères de trois pieds de haut sur les clôtures de la ville et les journaux annonçaient que Mr. un tel, chimiste

distingué etc. etc., donnerait une séance publique à laquelle ils espéraient qu'il y aurait foule.

Et foule il y eut.

Le père de famille avait lentement délié les cordons de sa bourse pour payer l'entrée de la nombreuse génération qui croissait sous ses soins paternels, et l'étudiant avait prélevé son dernier dollar sur son mois de pension pour y conduire sa Dulcinée. Enfin la salle était comble.

Les expériences allaient à merveille, les différents gaz combinés d'une manière savante produisaient des lumières féeriques, les cornues échauffées craquaient, les étincelles électriques amenaient des effets merveilleux, enfin toute la fantasmagorie de la science avait été mise sous les yeux de ce public admirateur.

“ Mesdames et Messieurs, dit enfin le chimiste, il me reste une dernière expérience à faire. Elle est un peu plus délicate, mais si vous voulez bien supporter un instant l'odeur peu agréable qui va se répandre dans la salle, j'espère que le résultat vous dédommagera de ce petit inconvénient. ”

Peu à peu une délicieuse odeur d'œufs pourris commence à se faire sentir. On entend bientôt, ici des exclamations, par là des cris étouffés ou des dialogues dans le genre de celui-ci.

— Mais ce chimiste vous a asphyxié, Mademoiselle, à coup sûr vous êtes malade.

— Mais non, Monsieur, je ne me suis jamais si bien portée.

— Mais voyez donc Mademoiselle *** les couleurs vertes, bleues, noires qui viennent tour à tour se fixer sur son visage, je vous assure que le vôtre lui ressemble parfaitement.

Bientôt le désordre est au comble dans la salle, les unes s'évanouissent, les autres se sauvent, cachant sous une épaisse couche noire, le rouge véritable qui est monté à leur figure.

Enfin, au milieu de la confusion générale, le chimiste se sauve avec la recette.

Je connais trop bien les mœurs canadiennes pour croire que, ce fait se soit passé à Montréal.

Mais enfin, quelle est l'explication du singulier phénomène qui venait ainsi jeter le trouble dans cette assemblée ?

C'était tout simplement une réaction chimique et une réaction chimique fort simple encore.

Le gaz en question, c'est-à-dire l'hydrogène sulfuré, contenant du soufre, ce dernier s'unit au plomb pour former un sulfure de ce métal d'une couleur noire. Malheureusement, le visage de quelques unes de ces dames avait été peint avec des sels de plomb et la conséquence est facile à deviner.

En effet, ce malin chimiste ne s'était pas trompé dans ses prévisions.

Le Prof. C. F. Chandler, attaché au Bureau de santé de la ville de New-York, vient de faire l'analyse de plusieurs de ces préparations destinées, d'après l'annonce de leurs propriétaires, à embellir et à blanchir la peau et, dans plusieurs cas, il a trouvé une quantité considérable de plomb, principalement sous forme de carbonate.

Ces liquides ne sont donc autre chose que du *blanc de plomb* mélangé avec de l'eau. Quelques uns contiennent du carbonate de chaux ou de la craie, d'autres de l'oxide de zinc ou blanc de zinc.

Dans les préparations ci-dessous, on trouve la quantité suivante de plomb dans une once liquide.

Eugenie's Favorite	108.94 grains
Phalon's Snow-White Enamel	146.28 "
Phalon's Snow-White Oriental Cream	190.99 "

Les poudres blanches servant au même objet sont principalement composées de carbonate de chaux ou de craie, de carbonate de magnésie et de plâtre de Paris. Ces dernières ne sont nuisibles à la santé qu'en autant qu'elles obtèrent les pores de la peau et empêchent les fonctions de cet organe de s'exécuter parfaitement. Il n'en est pas de même des préparations saturnines.

Il existe aussi d'autres préparations pour la toilette qui contiennent une grande quantité de plomb et dont l'effet nuisible ne peut manquer de se manifester tôt ou tard.

Beaucoup d'hommes voudraient conserver une jeunesse éternelle, aussi, lorsque les frimas de l'âge commencent à se manifester par la teinte blanchâtre de leurs cheveux, se hâtent-ils de cacher ce monitor importun sous une épaisse couche de teinture. C'est un moyen ingénieux de se mettre du plomb dans la tête.

Certains industriels ont fait d'immenses fortunes en spéculant sur cette faiblesse de l'humanité. Tous ces régénérateurs de la chevelure destinés

“ A réparer des ans, l'irréparable outrage ”

ne sont pas sans danger, comme le prouve l'analyse suivante due au même chimiste.

Je donne, sans les traduire, les noms pompeux de ces teintures déguisées, car vraiment la traduction de mots si harmonieux et si propres à attirer l'attention du public enlèverait de l'intérêt à cette nomenclature.

Voici d'ailleurs, exprimée en grains, la quantité de plomb contenue dans chaque once liquide des préparations suivantes :

Clark's Distilled Restorative for the Hair.....	0.11
Chevalier's Life for the Hair.....	1.01
Circassian Hair Rejuvenator.....	2.72
Ayer's Hair Vigor.....	2.89
Prof. Wood's Hair Restorative.....	3.08
Dr. J. J. O'Brien's Hair Restorer of America.....	3.28
Gray's Celebrated-Hair Restorative.....	3.39
Phalon's Vitalia	4.69
Ring's Vegetable Ambrosia.....	5.00
Mrs. S. A. Allen's World's Hair Restorer.....	5.57
L. Knittel's Indian Hair Tonique.....	6.29
Hall's Vegetable Sicilian Hair Renewer.....	7.13
Dr. Tebbett's Physiological Hair Regenerator.....	7.44
Martha Washington Hair Restorative.....	9.80
Singer's Hair Restorative.....	16.39

En voilà assez. Par ceux-ci vous pouvez juger des autres.

L'acétate ou sucre de plomb forme la base de toutes ces préparations. Le dépôt qui se forme au fond des bouteilles, consiste en général, de soufre lavé.

L'application sur la chevelure de ces deux substances, est bientôt suivie par leur exposition à l'air, de leur combinaison chimique.

Le soufre s'unit au plomb et le sulfure de plomb qui en résulte donne la teinte noire si recherchée par certaines personnes.

C'est ce qu'un des fabricants ci-dessus appelle dans son annonce, rendre à la chevelure « *the original youthful beauty and color.* »

Les substances ci-dessus étant d'un prix peu élevé et la vente immense, on ne doit pas s'étonner du nombre considérable de ces préparations. Ce nombre d'ailleurs tend à augmenter tous les jours.

Braves gens qui paient des dollars pour ce qui réellement ne vaut que quelques sous !

Mais, continuons de pourchasser le plomb dans les lieux où sa présence est inutile ou nuisible et d'exposer les usages illégitimes auxquels on emploie ce métal délétère.

Or il paraît que le plomb va se fourrer jusque dans le nez de certains priseurs. C'est ce qui résulte au moins du fait suivant.

Un monsieur, grand amateur du tabac en poudre, va consulter son médecin sur quelques sensations anormales qu'il éprouvait depuis longtemps. A certains signes, le docteur soupçonne l'empoisonnement chronique par le plomb, mais il ne pouvait en découvrir la source. Enfin il s'avise de lui demander un peu de son tabac, en fait l'analyse et y découvre une grande quantité de plomb.

Sublata causâ tollitur effectus. Ce patient fut bientôt guéri.

Le tabac, dont il fesait usage, était conservé, pour le tenir frais sans doute, dans des feuilles de plomb et il s'était considérablement imprégné à ce contact.

Au reste, selon Mr. Hassall, le tabac en poudre est quelquefois sophistiqué au moyen de l'oxide rouge ou du chromate de plomb et il peut facilement devenir ainsi la source d'un empoisonnement.

Les pots en plomb dans lesquels on conserve le tabac à fumer, pourraient-ils produire le même effet ?

Je ne crois pas, car le plomb n'est volatil qu'au dessus de la chaleur rouge et il resterait par conséquent dans la pipe avec les cendres.

Il existe un grand nombre de substances alimentaires, de pâtisseries et d'articles de toilette que l'on conserve dans des feuilles d'étain. Or, d'après l'analyse d'Auguste Vogel, la plupart de ces feuilles contiennent de un à dix-neuf par cent de plomb. On conçoit dès lors le danger de s'en servir.— Cependant le chocolat, le savon et quelques autres articles ne paraissent pas absorber de plomb par ce contact. Au contraire, le fromage entouré avec ces feuilles, en contient un grande quantité. L'humidité et l'acide du fromage favorisent sans doute cette absorption. Alors on trouvera le métal presque exclusivement sur la surface extérieure du fromage.

Les potiers se servent de sulfure de plomb pour vernir les poteries grossières. Comme ce vernis est facilement attaqué par les graisses et les acides, on conçoit qu'il est très malsain de conserver dans ces vases des viandes, des corps gras, du vinaigre, du vin, etc., On se servait autrefois de ces vases, non sans danger, pour faire cuire des pâtisseries ou des confitures. On a ajouté même, mais c'est là sans doute une calomnie, que les bonnes ménagères du temps jadis s'en servaient de préférence pour économiser le sucre. Le suc acide des fruits forme en effet avec le plomb un sel d'un goût sucré, ce qui sans doute aurait donné lieu à cette dangereuse économie.

En général il ne faut jamais préparer des aliments ou des boissons dans les vases ou appareils où il entre du plomb; de même le lait conservé dans ces vases devient vénéneux. Tout dernièrement, un cas d'empoisonnement de ce genre a été rapporté par le Dr. Mack, de Ste. Catherine, Ont. On a même quelquefois ajouté du blanc de plomb au beurre pour en augmenter le poids. Il est assez rare que l'emploi médical de l'acétate de plomb donne lieu à des accidents, quelquefois cependant l'usage interne et externe de ce médicament a amené les symptômes de l'intoxication saturnine.

Les sucreries, dont les enfants font leurs délices, sont aussi quel-

quelques fois colorées avec ces sels de plomb. Plusieurs manufacturiers de Dublin viennent de subir un procès et de payer l'amende pour avoir ajouté du chromate de plomb dans les *sucres d'orge* pour leur donner une couleur jaune, et du bisulfure de mercure ou vermillon dans certaines pastilles pour les colorer en rouge.

Pauvres enfants, comme si leur organisation si délicate ne les prédisposait pas assez à la maladie sans y ajouter l'empoisonnement.

Le plomb se glisse partout inaperçu. C'est ainsi qu'on en trouve quelquefois des traces dans certains breuvages, comme la bière de gingembre, certaines eaux gazeuses, et même dans les boissons spiritueuses, comme le cidre, le whiskey, la bière, le vin, etc.

C'est un des moyens employés pour enlever la couleur de l'eau de vie, pour fabriquer ce qu'on appelle le *pale brandy*.

Sans doute il provient dans ces cas des appareils dans lesquels on fabrique ces liqueurs et il n'y est pas ajouté frauduleusement, quoique le résultat soit toujours le même. Dans la plupart des gazogènes, le tube de verre destiné à donner passage à l'eau gazeuse est reçu dans un autre tube composé d'un alliage de plomb, d'étain et d'antimoine. Cette eau, en séjournant dans l'appareil, dissout une certaine quantité de plomb, comme il est facile de le constater par la coloration brune que produit l'addition de l'acide sulfhydrique.

Le nouveau rhum de la Jamaïque a souvent été la cause d'accidents graves. Aux Indes, des régiments entiers ont quelquefois subi l'atteinte de ce poison. Sa présence dépendait probablement alors des appareils de distillation.

Il est assez curieux d'observer que ce rhum semble perdre ses qualités délétères au bout d'un certain temps, probablement par la déposition du métal.

Autrefois, avant la découverte des effets nuisibles du plomb on était dans l'habitude d'ajouter, non pas frauduleusement, mais ouvertement et honnêtement, des oxides ou des sels de ce métal dans le vin ou le cidre pour l'empêcher de surnir.

Cette pratique était principalement répandue dans le Poitou, en France, et dans le Devonshire, en Angleterre.

Les anciens auteurs du dix-septième siècle nous font des peintures terribles des ravages que causaient ces liqueurs parmi la population.

On ne connaissait pas alors la cause de ces symptômes et on les attribuait au vin lui-même.

Aujourd'hui la glycerine est plus en vogue auprès des marchands de vin.

Mais comme on rencontre encore quelquefois cette falsification, voici la meilleure manière de s'assurer de la présence de l'acétate ou sucre de plomb dans les vins de Champagne et autres vins.

On triture ensemble du protosulfure de calcium (obtenu par la fusion de parties égales de chaux et de soufre) et de l'acide tartarique, deux drachmes de chaque, on met cette poudre dans une bouteille contenant une chopine d'eau et on laisse reposer après agitation; alors on décante ou on filtre et on ajoute au liquide clair une once et demie d'acide tartarique.

Ce réactif indiquera la plus petite quantité d'un sel de plomb dans le vin en produisant un précipité noir que l'œil le moins exercé pourra facilement reconnaître.

L'eau dissout-elle le plomb? L'eau distillée et l'eau de pluie agissent comme un acide sur ce métal. Plongez-en un morceau dans l'eau pure et vous le verrez ternir et se recouvrir bientôt d'une couche de carbonate de plomb.

La croûte blanche qui apparaît sur les parois des bassins et des réservoirs en plomb qui contiennent de l'eau, n'est autre chose que le blanc de plomb hydraté.

Alors, me direz-vous, les habitants de notre bonne ville de Montréal doivent en ingurgiter chaque jour une immense quantité, car tous les tuyaux à l'intérieur des édifices, sont en plomb.

Rassurez-vous, heureusement l'Aqueduc ne fournit pas aux contribuables de la cité de l'eau chimiquement pure, car depuis longtemps ils seraient débarrassés du triste privilège de payer des taxes.

L'eau de la ville contient une petite quantité de sels et particulièrement un peu de sulfate de chaux, ce qui l'empêche de dissoudre le plomb.

Cependant on conçoit que, dans certaines localités, l'usage de ces tuyaux en plomb pourrait amener les plus graves accidents; cela dépend de la composition chimique de l'eau. Ce qui serait innocent dans un lieu ne le serait plus dans l'autre.—D'ailleurs quelquefois dans la même localité un séjour prolongé de l'eau dans des vases de plomb ou d'autres circonstances peuvent survenir qui rendraient l'usage de ce métal dangereux. On cite plusieurs exemples d'intoxication saturnine produite par l'usage de l'eau qui a séjourné dans des réservoirs en plomb.

Pour obvier à ces inconvénients, M. Hamon a inventé dernièrement un procédé au moyen duquel il obtient des tuyaux en plomb recouverts à l'intérieur, non pas seulement d'une couche d'étain, mais bien d'une lame de ce métal.

Les deux métaux sont intimement soudés ensemble. Ces tuyaux

présentent donc tous les avantages de ceux de plomb sans jamais offrir aucun péril pour la santé.

Cependant le *Boston Journal of Chemistry* considère l'usage de ces nouveaux tuyaux dangereux, parce que l'étain lui-même est plus facilement attaqué par l'eau que le plomb et parce que ces métaux venant simultanément en contact avec l'eau sont alors dissous bien plus rapidement.

Mais l'absorption du plomb par l'estomac, les poumons ou la peau se fait surtout remarquer chez les ouvriers des fabriques de blanc de céruse, les peintres, les broyeurs de couleurs, les plombiers, les imprimeurs, etc.

Dans toutes ces industries et dans d'autres métiers, où le plomb forme partie des matériaux employés, les ouvriers présentent souvent les symptômes de l'empoisonnement.

Aujourd'hui, la présence du plomb dans les breuvages et les substances alimentaires se manifestent moins souvent, aussi est ce en général chez les ouvriers que l'on remarque les effets les plus tristes de l'intoxication saturnine.

Il est utile d'observer ici que le plomb exerce sur les animaux la même influence que sur l'homme. Ainsi des chats, des rats, des chiens, des porcs, des chevaux vivant dans le voisinage des manufactures de ce genre, sont pris de coliques, de paralysie etc. On mentionne un curieux cas d'empoisonnement de bétail par des plantes qui contenaient du plomb dérivé du sol sur lequel elles croissaient. Ces plantes contenaient une grande quantité de plomb quoique leur accroissement n'en fut nullement affecté. Ce fait tendrait à prouver que les plantes n'absorbent pas seulement les métaux absolument essentiels à leur nutrition.

Un chimiste allemand a fait dernièrement l'analyse de différentes espèces de pains à cacheter sortis des manufactures de Munich et de Nuremberg. Parmi les matières colorantes, il a trouvé des sels de cuivre, du bleu de Prusse, du minium ou oxide de plomb rouge, et du chromate de plomb jaune. On leur donnait la couleur blanche, tantôt avec le carbonate de plomb, tantôt avec le sulfate de baryte.

On a demandé, s'il était dangereux de se servir de cuillères en étain qui contiennent une plus ou moins grande quantité de plomb. La plupart des substances avec lesquelles ces cuillères viennent en contact dans leurs usages ordinaires, dissolvent plus facilement l'étain que le plomb, en sorte que probablement ce dernier ne serait pas attaqué.

Vauquelin avait même proposé ce moyen pour la confection des tuyaux en plomb. Il prétendait qu'en combinant ainsi ce métal

avec de l'étain, l'eau dissoudrait ce dernier et laisserait le plomb intact.

Il existe un préjugé populaire qui attribue une grande efficacité au plomb de chasse dans la guérison des *clous*. C'est le marchand de ferronneries qui fournit dans ce cas, l'agent guérisseur. Mais le succès de ce traitement dépend, paraît-il, de certaines règles qu'il faut suivre très exactement. Ainsi, il faut commencer par un grain le premier jour, continuer ensuite en prenant trois grains le second jour, cinq grains le troisième et ainsi de suite toujours par le nombre impair. Un nombre pair gênerait toute l'affaire.

A quel point ce traitement peut-il être préjudiciable à la santé ? Le furoncle étant une maladie à période assez déterminée, il ne se passe pas un grand nombre de jours sans que de lui-même il ne vienne à suppurer. Quelque soit le traitement employé, la nature opère la guérison par suppuration en peu de jours. En sorte que, dans la plupart des cas, ces personnes ne sont pas encore rendues alors à un nombre assez considérable de grains de plomb pour amener chez eux des conséquences préjudiciables.

Mais il est possible que chez certaines constitutions, ce traitement puisse amener l'empoisonnement. Il y a plus. On sait que le plomb de chasse est fabriqué dans des tours très-élevées du haut desquelles on jette le plomb fondu dans des bassins remplis d'eau situés au bas de ces constructions. Or, pour que le plomb se sépare en grains pendant la descente, on y ajoute une certaine quantité d'arsenic. Ainsi un nombre assez considérable de grains de plomb pris à l'intérieur pourrait produire non-seulement l'intoxication saturnine, mais aussi l'empoisonnement par l'arsenic. Avis aux mangeurs de plomb de chasse.

Enfin, s'il fallait énumérer toutes les voies par lesquelles ce métal délétère peut s'introduire dans l'économie animale, nous n'en finirions pas. Il faut nous hâter, si nous voulons indiquer les moyens de se préserver des terribles effets de l'intoxication saturnine.

III

Quelles sont les précautions à prendre pour atteindre ce résultat ? M. de la Palisse répondrait tout simplement qu'il faut éviter avec soin tout contact avec ce métal et veiller à ce qu'il ne s'introduise dans l'économie animale, ni par les voies respiratoires, ni par les voies digestives, ni par la peau. Cela est facile à dire, mais pour quelques-uns, il est tout-à-fait impossible de se conformer à une règle si sage. Les individus, par exemple, adonnés par état à la manipula-

tion des préparations saturnines possèdent des métiers très utiles, indispensables même dans l'état actuel de la société. Il faut donc de toute nécessité qu'ils exercent leur état. Mais en prenant certaines précautions, ils peuvent se préserver sinon totalement, du moins en grande partie, des atteintes de ce poison.

Pour ce qui est des substances alimentaires où il entre du plomb, il serait difficile pour la plupart de s'assurer de sa présence. Nous avons déjà traité ailleurs ce sujet de la sophistication des aliments, nous n'y reviendrons pas. Les moyens proposés alors, feraient disparaître celles par le plomb qui ne sont qu'une des nombreuses formes sous lesquelles on les rencontre.

Pour empêcher l'impregnation de l'eau par des sels de plomb, il faut se rappeler que l'eau de pluie dissout ce métal. On ne devra donc jamais faire passer cette eau par des tuyaux en plomb ou la conserver dans des vases du même métal. Il en est de même de l'eau de neige.

D'après Christison, la même règle s'applique à l'eau de source ou de rivière d'une pureté exceptionnelle, qui, par exemple, ne contiendrait pas au moins un quinze millième de substances salines. Les tuyaux en plomb n'offrent plus aucun danger, si l'eau contient de 10 à 12 millièmes de carbonate et de sulfate, mais il n'en est plus de même, si ces sels sont des chlorures, quand même, ils seraient présents dans la proportion d'un quatre millième. Si l'on adopte ces conclusions qui sont le résultat de recherches suivies, on peut en conclure qu'il n'y a aucun danger à faire passer l'eau de la ville dans des tuyaux de plomb. L'analyse suivante par M. Sterry Hunt, d'un spécimen recueilli en bas de Lachine, à trente pieds environ du bord et vis-à-vis de l'entrée de l'Aqueduc, le prouve suffisamment. Les calculs sont faits pour 10,000 parties d'eau.

Carbonate de chaux6440
“ “ magnésie.....	.1970
Silice.....	.3250
Chlore.....	.0183
Acide sulfurique.....	.0487
Résidu desséché à 300 F.....	1.4155
“ après ignition.....	1.2020

La composition de l'eau de la ville, est sujette à des changements considérables, suivant les différentes saisons et surtout suivant que l'eau de l'Outaouais ou celle du St Laurent, prédomine. En effet ces deux fleuves n'ont pas la même composition chimique, comme le démontre l'analyse suivante. Les calculs ont été faits

par le même auteur, pour 10,000 parties d'eau, comme dans l'analyse précédente.

	Outaouais	St Laurent
Carbonate de chaux.....	0.2480	0.8083
“ “ magnésie.....	.0696	.2537
Silice.....	.2060	.3700
Chlorure de potassium.....	.0160	.0220
Chlorure de sodium.....	—	.0225
Sulfate de potasse.....	.0122	—
Sulfate de soude.....	.0188	.1229
Carbonate de soude.....	.0410	.0061
Alumine et oxide de fer..... (traces)	—	—
Manganèse et acide phosphorique.....	0.6116	1.6055

“ L'Outaouais, ajoute M. Sterry Hunt, contient donc une plus grande proportion de matières organiques et le St Laurent plus de substances salines. On les distingue facilement par la différence de couleur de leurs eaux, le bleu verdâtre du plus grand fleuve contrastant fortement avec la couleur jaune d'ambre de son tributaire. A la fin des saisons d'été et d'hiver, les eaux de l'Outaouais sont comparativement basses et l'on peut observer que l'eau fournie alors par l'Aqueduc à la ville, n'est que légèrement colorée, l'eau du St Laurent prédominant, tandis que durant les crues du printemps, une couleur plus foncée montre une plus grande proportion de l'eau de l'Outaouais. Il s'ensuit que la pureté de notre approvisionnement d'eau est en raison inverse de sa couleur et qu'en obtenant une eau incolore, nous échangeons une petite proportion de matière organique contre une plus grande quantité de sels calcaires.”

Mais en raison même de cette pureté, serait-il prudent de faire passer l'eau de l'Outaouais à travers des tuyaux de plomb ?

Si nous acceptons les recherches de Christison et l'analyse précédente qui est due à un chimiste bien connu par son habileté et sa science profonde, cette eau dissoudrait le plomb, puisqu'elle ne contient à peu près qu'un dix-sept millième de substances salines. C'est une expérience à faire.

Toujours est-il que ces substances salines et particulièrement les carbonates et les sulfates existent en assez grande quantité dans l'eau fournie par l'Aqueduc, comme on peut le voir par la première analyse, pour empêcher la dissolution des tuyaux de plomb. Nous en avons d'ailleurs la preuve la plus décisive et la plus convaincante, dans l'usage que des milliers de personnes en font tous les jours sans aucun inconvénient.

La prudence exige cependant de ne pas se servir de réservoirs en plomb pour conserver l'eau contenant même une forte proportion

de sels, car un séjour prolongé dans de tels bassins, pourrait finir par l'altérer.

Enfin, une dernière précaution qu'il ne faut pas négliger, c'est de ne jamais se servir de réservoirs, de bassins ou de vases ayant des couvercles de plomb. L'eau qui se condense sur ces couvercles est presque chimiquement pure et contient en outre une grande quantité d'acide carbonique. Par conséquent, elle dissout le plomb et forme un carbonate qui se précipite et vient imprégner le liquide contenu dans le vase ou le réservoir.

Un médecin de Ste Catherine, Ont. rapporte un cas d'empoisonnement de toute une famille, par l'usage de l'eau ainsi conservée dans un réservoir recouvert de plomb. Un membre de cette famille avait déjà succombé avant qu'il fût appelé, et les autres étaient alors dans un état très alarmant.—*Canada Lancet*—Vol. III p. 261.

Les règles à suivre par ceux qui, par état, sont exposés à contracter les maladies de plomb, sont utiles à connaître dans toutes les classes de la société. Nous les indiquerons donc brièvement. Ces précautions sont assez simples et leur observation rigoureuse diminuerait sans doute d'une manière notable, la fréquence de ces maladies. Mais on remarque dans cette matière en particulier, comme dans tant d'autres aussi importantes, la même insouciance et la même fausse sécurité dans lesquelles, vivent la plupart des personnes par rapport aux règles hygiéniques. Aussi, le médecin est-il obligé, dans des cas de ce genre, de donner ces conseils de manière à produire une forte impression sur l'esprit de ses patients et de les convaincre de l'importance et de la nécessité pour eux, de s'y conformer.

Les peintres, les plombiers, les imprimeurs, les fondeurs de caractères d'imprimerie, les broyeurs de couleurs, les potiers, les souffleurs de verre, les manufacturiers de plomb de chasse, les ouvriers des mines de plomb ou des fabriques de blanc de céruse ou de minium, enfin tous les individus adonnés par état à la manipulation des préparations saturnines, sont particulièrement exposés à subir les atteintes de l'empoisonnement. Ils devront donc veiller particulièrement à ce que le plomb ne s'introduise ni par les voies digestives, ni par la peau, ni par les voies respiratoires. Pour atteindre ce but, une propreté rigoureuse est indispensable. L'eau est distribuée partout avec abondance et l'on ne doit pas craindre de s'en servir libéralement.

Ces ouvriers devront se laver souvent la figure et les mains, se rincer la bouche, surtout avant les repas, se peigner plusieurs fois par jour; ils pourront porter aussi durant les heures de travail un

bonnet de papier ou d'autre substance à travers laquelle la poussière ne puisse pas pénétrer ; ils devront se servir dans l'atelier d'habits de toile plutôt que de laine, les faire laver une ou deux fois par semaine et les porter le moins possible en dehors des heures de travail. Dès ses premières recherches, Sir George Baker avait remarqué que les émanations des habits des ouvriers pourraient amener les symptômes de l'empoisonnement, et les rechûtes fréquentes auxquelles ces ouvriers sont sujets lorsqu'ils continuent à se servir des mêmes vêtements, sont une preuve évidente du danger de ce manque de précaution.

Les bains généraux sont une mesure indispensable qui devrait être employée autant que possible toutes les semaines. Je dois mentionner ici un moyen curatif et prophylactique en même temps, c'est le bain sulfureux. Le soufre produit alors le même effet que dans les Régénérateurs de la chevelure, il s'unit au plomb pour former un composé d'une couleur noire. On ne saurait croire la quantité de plomb que l'on découvre ainsi sur la peau de ceux qui travaillent aux préparations saturnines. Souvent dans ces bains on y rentre blanc et l'on y sort nègre. On dit qu'à blanchir un nègre, on y perd son savon, mais ici le savon est alors le grand remède. Vous avez beau dire à ces personnes de prendre des bains, elle ne vous écoutent pas. Frappez leurs sens, mettez-les dans un bain sulfureux, rendez les nègres, elle vous croiront. Il est alors facile de les convaincre de l'importance de chasser tout le poison et après l'avoir mis ainsi sous leurs yeux, donnez-leur une demi livre de savon et une brosse un peu dure. Vous n'avez plus besoin alors de leur faire de recommandation, elle n'y iront pas de main morte. Ces bains répétés de temps en temps, jusqu'à ce que toute trace de plomb soit disparue, sont un moyen efficace d'éviter des rechûtes fâcheuses.

Il est important aussi de veiller à ce que le poison ne s'introduise par les voies digestives. On ne devra pas manger ou laisser les vivres dans la boutique et prendre son repas avant de s'être rincé la bouche et lavé les mains. Ces recommandations semblent triviales au premier abord, mais elles sont réellement d'une grande importance. Le Dr. Mason Good, rapporte le cas d'un imprimeur qui après avoir subi plusieurs attaques de cette maladie, prit enfin la simple précaution de se laver les mains avant les repas. Six ou sept années se passèrent sans aucune nouvelle atteinte, mais à cette époque, il commença à négliger de nouveau ces soins de propreté et succomba bientôt à une attaque plus violente que toutes les autres.

Les compositeurs typographes, *ces hommes de lettres*, auxquels

tout écrivain doit porter une tendre compassion, vû qu'ils sont condamnés à déchiffrer leurs griffonnages, auront aussi la précaution de nettoyer parfaitement les caractères d'imprimerie et les cases qui les contiennent. Enfin, ils devront éviter avec soin de tenir les caractères d'imprimerie entre leurs lèvres. J'espère que cette utile et intelligente classe d'ouvriers prendront ces petits conseils en bonne part, vû qu'ils leur sont donnés par Franklin lui même.

La nourriture des ouvriers exposés aux émanations du plomb, doit être substantielle, mais comme l'intempérance est souvent une cause prédisposante de la maladie, ils devront éviter avec soin tout excès. On dit que les substances grasses agissent comme phophylactique ; le lait produirait aussi le même résultat. M. Didierjean, manufacturier de minium, affirme qu'en obligeant ses ouvriers de prendre chaque jour une chopine de lait, il a réussi à les préserver de toute atteinte de ces maladies auxquelles ils étaient auparavant très exposés.

Un autre moyen assez efficace, c'est de prendre de temps en temps, une faible dissolution de sel d'Epsom. Enfin Liebig et Gendrin ont recommandé la limonade d'acide sulfurique dans le but sans doute de produire un sulfate de plomb insoluble et par conséquent inerte. Que ceux qui ont la foi en fasse usage, mais gare aux dyspepsies.

Les précautions à prendre pour empêcher le métal de s'introduire dans les voies respiratoires sont principalement du ressort des manufacturiers eux-mêmes. A eux revient le devoir d'éviter de produire ou de répandre dans l'air des vapeurs ou des poussières très dangereuses. Ces dernières sont bien moins abondantes dans ces manufactures depuis que l'on broie le blanc de céruse sous l'eau et les premières peuvent presque toujours être chassées par un bon système de chauffage et de ventilation.

Enfin, pourquoi ne diminuerait-on pas les chances d'empoisonnement en employant moins souvent ce métal délétère, surtout dans la peinture.

Près d'un siècle s'est écoulé, depuis que Courtois proposa à l'Académie de Dijon, en 1780, pour remédier aux graves inconvénients de la céruse, de lui substituer le carbonate de Zinc ou Blanc de Zinc. Ce dernier, plus économique, non vénéneux, n'offre pas de danger dans sa préparation, est moins altérable et ne se noircit pas aussi vite que le blanc de plomb au contact de l'air. L'hydrogène sulfuré qui se trouve toujours en petite quantité dans l'atmosphère des villes, fait jaunir très promptement la peinture à la céruse. Ajoutons que le blanc de zinc qui couvre presque aussi bien que

le blanc de plomb, a été prescrit en France pour tous les travaux publics par un arrêté ministériel du 24 avril 1849.

Malgré ces avantages et ces recommandations, le Blanc de Zinc est très peu employé, du moins à Montréal.

J'ai appris cependant ces jours derniers que M. James Robertson de cette ville, propriétaire d'une des manufactures de blanc de plomb, était sur le point d'ajouter à son industrie, une grande fabrique de Blanc de Zinc. Espérons que son utile entreprise sera couronnée d'un plein succès.

Enfin, si la connaissance des effets nuisibles du plomb sur l'économie animale était plus répandue, si les voies par lesquelles ce métal délétère peut s'y introduire étaient mieux appréciées, enfin si les précautions indiquées par le bon sens et l'expérience étaient mises en pratique pour se garantir de ses effets, on verrait sans doute, moins souvent les affections saturnines exercer leurs ravages sur les populations.

Le plomb semble être un terrible destructeur du genre humain. On connaît son rôle dans les guerres modernes. Si les hommes en général, ont une profonde horreur du plomb lorsqu'il se présente à eux, sous forme de balles lancées par des fusils à aiguille ou Chassepot, nous avons vu, par les considérations précédentes, que cette crainte salutaire cesse du moment que ce métal prend des formes plus séduisantes. Cependant si dans le premier cas, la nature nous crie : gare au plomb ! dans le dernier, la science nous crie de même : gare au plomb !

DR. GEORGE GRENIER.

BATAILLE DE DORKING,

INVASION DES PRUSSIENS EN ANGLETERRE.

(Suite)

Nous étions vexés d'avoir été si rudement traités, mais nous sentions que nous l'avions mérité, et notre conduite nous rendait un peu honteux. Puis, le triste rôle que notre colonel avait joué dans cette affaire nous avait fait perdre toute confiance en lui. C'était pourtant un galant homme, et le lendemain il donna des preuves de sa bravoure ; mais il visait trop à la popularité et n'entendait rien au commandement.

A peine avions-nous gagné la hauteur au-dessus de la ville, où nous devions bivouaquer en attendant le jour, que nous apprîmes une bonne nouvelle : un convoi de vivres était en gare ; par malheur, il n'y avait pas de fourgons pour les aller chercher. Il fallut envoyer des hommes de corvée, qui nous rapportèrent dans leurs bras des pains, un baril de rhum, des paquets de thé et des quartiers de viande en quantité suffisante pour tout le monde ; mais dans tout le régiment il n'existait pas un seul chaudron ni une marmite : nous ne pouvions pas pourtant manger la viande toute crue. Le colonel et les officiers n'étaient pas mieux partagés du reste : ils avaient fondé un "mess" selon les règles, avec vaiselle plate et porcelaine, chef de cuisine, maître d'hôtel et tout le tremblement ; mais on n'entendit jamais parler des employés ni du matériel, et personne ne put dire ce qu'ils étaient devenus. On envoya quelques-uns de nous à la ville pour se procurer des usten-

siles de cuisine. Nous trouvâmes les rues encombrées d'artillerie, de fourgons, d'officiers à cheval, et de volontaires faisant, comme nous, leurs oemplettes. Nous réussîmes à nous procurer quelques gamelles et des casseroles ; pour mon compte, j'achetai une espèce de gibecière en cuir qui me rendit de grands services par la suite. Ainsi chargés, nous regagnâmes notre campement sur la colline, après avoir rempli nos gamelles d'une eau trouble puisée dans une petite rivière qui coulait entre la colline et la ville, car l'eau manquait sur le plateau. Nous venions de faire à pied environ quatre milles, aller et retour, et la marche et le manque de sommeil nous avaient tellement fatigués que l'estomac était pour ainsi dire fermé.

La cuisine était des plus grossières, comme vous pouvez bien le penser ; tout ce que nous pûmes faire, ce fut de découper la viande en tranches et de la faire bouillir, en nous servant de nos doigts comme fourchettes. Le thé, néanmoins, était excellent, et telle était notre soif que nous le bûmes par litres. Un peu avant la brume, le major de brigade fit sa ronde avec l'aide de l'adjutant, et enseigna à notre colonel la manière de placer des grand'gardes sur le versant de la colline. A mon avis, ces avant-postes étaient à peu près inutiles, puisque la ville était encore occupée par nos troupes ; mais sans doute il était bon de s'habituer à prendre ces précautions. Nous installâmes aussi un grand poste et une ligne de sentinelles en avant et en arrière de notre front et se reliant avec celles des régiments campés sur nos deux flancs. Le bois ne manquait pas, la colline étant semée de taillis, mais il nous fallut du temps pour en faire notre provision, car nous n'avions que nos couteaux de poche pour couper les branches.

Enfin nous nous étendîmes pour dormir. Ma compagnie n'était pas de service, et nous avions la nuit complète à nous, mais, quoique harassé, l'excitation et la nouveauté de la situation ne me permirent point de dormir. Quoique la nuit fût calme et chaude, et que nous fussions à couvert sous les arbres, je frissonnai bientôt sous mon mince par-dessus d'été, d'autant plus que mes habits trempés de sueur pendant la journée n'avaient pas séché. Avant le jour je me réveillai d'un court assoupissement, transi et grelottant, et j'allai avec bonheur me chauffer avec mes camarades au feu de bivouac. Je remarquai alors que les collines au sud étaient couronnées de feux pareils ; nous pensâmes d'abord qu'ils avaient été allumés par l'ennemi, mais on nous dit que ces hauteurs étaient encore occupées par une forte arrière-garde de l'armée régulière, et que nous n'avions pas à craindre de surprise.

A la pointe du jour, les clairons sonnèrent la diane ; nous nous

formâmes en ligne et l'appel se fit. Une vingtaine d'hommes manquaient ; tombés malades la veille, ils avaient été évacués, je crois sur Londres, par un train de nuit. Après être restés en colonne pendant une demi-heure, le major de la brigade apporta l'ordre de former les faisceaux et de nous mettre au repos ; une demi-heure après, on nous dit de déjeuner le plus vite possible et de préparer en même temps un jour de vivres. L'opération se fit à peu près comme la veille, avec cette différence que nos marmites et nos bouilloires étaient toutes prêtes. Nous avions le temps de regarder autour de nous, et de l'endroit où nous étions nous dominions un des plus ravissants paysages d'Angleterre. Notre régiment était campé à l'extrémité de la chaîne de collines qui relie Guildford à Dorking. Ce n'est, à vrai dire, qu'une suite des montagnes calcaires qui s'étendent depuis Aldershot jusqu'à la Medway, mais il y a une brèche dans cette chaîne à l'endroit où la petite rivière qui passe devant Dorking tourne subitement au nord pour aller se jeter dans la Tamise. Nous étions sur le versant de la colline qui descend à l'est et dans la direction de cette brèche, et nous avions pour bivouac un parc magnifique. Un peu au-dessus de nous, à notre droite, s'élevait un beau château dont dépendait ce parc, et qui était occupé en ce moment par le quartier général de notre division. Du château, la colline descendait en pente roide vers le sud, jusqu'à la vallée au-dessous qui s'étend de l'est à l'ouest parallèlement à la chaîne de collines, et qui traversent le chemin de fer et la grande route de Guildford à Reigate. Dans cette vallée, juste en face du château, et à un mille et demi environ, s'élevait la petite ville de Dorking, cachée dans les arbres, sur les pentes opposées de la vallée qui allaient mourir vers la plaine de Leith-Common, théâtre de notre marche de la veille. La partie centrale de la ville se trouvait donc sur notre droite, mais les faubourgs s'étendaient à l'est, jusqu'à notre front, en s'arrêtant devant une petite station de chemin de fer d'où surgissaient les vertes pelouses du parc semées d'arbres et d'arbustes jusqu'à notre campement. Autour de la station du chemin de fer se groupaient des villas et un ou deux moulins ; notre vue plongeait dans leurs jardins, dont les bassins éclataient au soleil comme des miroirs. Immédiatement à notre gauche, le parc descendait en pente rapide jusqu'à la brèche dont j'ai parlé, à travers laquelle passaient une petite rivière ainsi que la ligne ferrée d'Epsom à Brighton, allant du nord au sud, et à angle droit la ligne de Guildford à Reigate. A proximité du point d'intersection de ces lignes et de la petite station se trouvait la gare de la ligne où nous avons fait halte la veille. Au delà du ravin à l'est, sur notre gauche, et comme prolongement

des hauteurs sur lesquelles nous étions, se dressaient de nouvelles collines calcaires. Le promontoire de cette chaîne, qui domine la trouée, se nomme Box-Hill, à cause des touffes de buis dont il est couvert. Les versants en sont très escarpés et le sommet des collines était garni de troupes. La force naturelle de notre position n'échappait à personne : c'était un terrain formé de pentes très rapides gazonnées vers le sud, avec une rivière dans le bas, mais très peu d'abris sur les flancs. La position semblait faite pour un champ de bataille. Le point faible était la trouée. Le terrain, à la jonction des chemins de fer et des grandes routes à l'entrée même de la passe, formait un petit vallon parsemé, comme je l'ai dit, de maisons et de jardins. C'était là la clef de la position, car bien que la vallée ne fût pas tenable pour l'ennemi tant que nous possédions les crêtes, il pouvait, en emportant ce point et en enfilant la passe, couper en deux notre ligne de bataille. Mais ne pensez pas que dans un tel moment j'examinasse aussi minutieusement notre position.

Tout le monde aurait été frappé des avantages naturels du terrain ; mais ce qui m'impressionnait le plus c'était la paisible beauté du paysage : la petite ville, avec ses maisons estampées par la brume du matin, les masses vertes des arbres dorées par le soleil et se détachant sur le ciel bleu foncé. Les bois des versants méridionaux de la vallée formaient des dômes de verdure épais comme une forêt vierge. Le calme faisait d'autant plus d'impression qu'il contrastait vivement avec la lutte que nous attendions. Je me souviens encore avec quel sentiment d'amertume, nous voyions qu'il était trop tard pour épargner à notre pays cette profanation, si facile cependant à écarter. Un peu de fermeté, un peu de prévoyance, chez nos ministres un peu de bon sens seulement, et cette calamité sans seconde eût été impossible. Il était, hélas ! trop tard, nous étions comme les vierges folles de la parabole.

Mais n'allez pas cependant vous figurer que la scène autour de nous fût triste ; le camp était animé comme une ruche. Nous avions surmonté notre fatigue, nos estomacs étaient garnis, nos poitrines se dilataient, en pensant que nous allions bientôt nous battre pour notre pays, et la vue de nos forces réellement considérables augmentait notre ardeur. Partout, sur les versants des collines qui s'étendaient derrière notre plateau, arrivaient des troupes : volontaires, milice, cavalerie et artillerie. Ces troupes étaient arrivées du nord à Leatherhead la nuit précédente et étaient venues nous rallier à l'aube. De longs convois descendaient incessamment par la passe, amenant des miliciens et des volontaires, qui, gravissant le plateau à droite et à gauche, prenaient position et se mas-

saient pour la plupart sur les pentes en arrière de nous. On nous dit que désormais nous faisons partie d'un corps d'armée de trois divisions, mais je n'ai jamais su quels régiments composaient les deux autres. Du point où nous étions, nous voyions distinctement tout ce mouvement, car nous avions lestement mené le déjeuner, attendant à chaque minute le signal de la bataille, et nous nous tenions, debout ou assis sur l'herbe, près de nos armes en faisceaux. Nous vîmes aussi de grand matin, longeant la vallée, arriver un long convoi qui venait de Guildford : il était plein d'habits rouges et s'arrêta à la petite station à nos pieds ; les troupes en descendirent. Nous les reconnûmes à leurs bonnets à poil. C'était la garde qui venait renforcer cette partie de la ligne.

Laissant un détachement de tirailleurs pour surveiller les talus du chemin de fer, le gros du régiment s'avança d'un pas ferme, musique en tête, et vint s'aligner en barrant la trouée, la gauche en prolongation de notre ligne. Il paraissait y en avoir trois bataillons, car ils se formèrent en autant de colonnes à petites distances.

Peu de temps après, notre colonel m'envoya à Box-Hill afin de demander au chef d'un régiment de volontaires qui y était stationné de mettre à notre disposition une voiture d'ambulance ; on disait ce régiment très-bien pourvu, tandis que le nôtre ne l'était nullement. Ma mission fut sans résultat. En traversant la vallée, je trouvai une grande confusion à la station du chemin de fer. Des trains arrivaient sans cesse bondés d'approvisionnements, de munitions, de canons et d'objets de toute nature que l'on déchargeait en toute hâte ; mais on manquait de moyens de transport. On avait bien des fourgons en abondance, mais pas de chevaux pour les traîner, et tout était encombré ; puis, pour mettre le comble à la confusion, la population fuyait en masse ses demeures ; elle avait été avertie que la ville serait très probablement le théâtre de la bataille. Des femmes de tout rang et de tout âge, avec leurs enfants, les unes portant des paquets, les autres les mains vides, demandèrent à monter dans le train ; mais personne à la gare n'avait autorité pour leur permettre, et ces pauvres gens allaient et venaient, affolés cherchant en vain des renseignements.

Je rencontrai dans la foule notre chirurgien-major qui courait de son côté cherchant une voiture d'ambulance, car tout son appareil chirurgical se composait d'une petite trousse. Je rencontrai aussi Wood, le vieux cocher de Travers. Sa maîtresse l'avait envoyé à cheval chargé de vivres, de couvertures, et muni d'une lettre, à Guildford, où l'on croyait que se trouvait notre régiment.

Il avait aussi mon havre-sac. Mais, à Guildford, le cheval ayant été réquisitionné contre reçu pour le service de l'artillerie, il fut obligé d'y laisser tous les objets pressants, mon sac y compris. Le brave homme reparti chargé de tout ce qu'il pouvait emporter, et apprenant que nous étions dans les environs, était venu à pied jusqu'ici. Il nous dit que Guildford était encombré de troupes et que les hauteurs étaient occupées le long de la route ; il ajouta que des trains de blessés, venant de la côte, avaient traversé la ville pendant la nuit. Je le conduisis à notre campement, en le déchargeant d'une partie du fardeau qui l'accablait. Les vivres envoyés n'étaient plus de première nécessité, mais les assiettes, les couteaux, les timbales furent bien accueillis. Travers était, comme de juste, bien aise de recevoir sa lettre, tandis que tout le monde s'arrachait les quelques journaux que le bonhomme avait apportés ; car nous étions sans nouvelles certaines depuis dimanche, jour de notre départ de Londres.

Aujourd'hui encore, je me rappelle presque chaque mot, bien que je n'aie jeté qu'un coup d'œil sur ces feuilles. C'étaient deux éditions du même journal : l'une publiée le dimanche soir au moment de l'arrivée de la nouvelle du débarquement sur trois points à la fois ; l'article était écrit sur le ton du désespoir. "Le pays devait convenir qu'il avait été surpris ; le vainqueur se contenterait de l'humiliation infligée par une paix dictée sur notre territoire, et le gouvernement avait pour devoir d'accepter la paix aux meilleures conditions possibles, afin d'éviter par là de nouveaux désastres et la ruine irrémédiable de notre crédit déjà chancelant." L'édition du lendemain matin était écrite sur un tout autre ton. L'ennemi avait probablement éprouvé un échec, car on nous exhortait à la résistance. Une position imprenable était occupée sur les dunes ; de grandes forces s'y rencontraient ; le nombre dépassait de beaucoup celui des téméraires envahisseurs, qui, avec une ligne inexpugnable devant eux et la mer sur leurs derrières, n'avaient qu'à se rendre ou à périr. "Loin de nous, terminait l'article, la lâche pensée d'une négociation ! la lutte doit être poussée jusqu'au bout, et il n'y a qu'une seule issue possible. L'Angleterre attend avec calme et confiance l'attaque de l'ennemi contre ses héroïques volontaires." L'article me parut éloquent, mais passablement inconséquent. Le même journal annonçait que le gouvernement envoyait cinq cents ouvriers de Woolwich pour créer un arsenal auxiliaire à Birmingham.

En attendant, nous changions de positions à tout instant ; tantôt nous montions la colline à droite, tantôt nous descendions sur notre gauche, selon les ordres que nous recevions. Les officiers

d'état-major allaient et venaient au grand galop, les pièces d'artillerie roulaient d'un endroit de la plaine à l'autre avec un bruit étourdissant. Enfin toute la ligne prit les armes, les musiques se mirent à jouer, et le général commandant notre corps d'armée arriva avec son état-major. Nous l'avions déjà vu plusieurs fois sur les positions dans la matinée, mais à présent il nous passait en revue. C'était un homme grand et mince, à longs cheveux châtains, droit en selle sur un magnifique cheval qu'il faisait caracoler devant nos lignes. A quelque distance, il paraissait tout jeune, on lui aurait donné vingt-cinq ans ; mais je crois qu'il avait au moins cinquante ans de service, car il venait d'être nommé pair pour les services qu'il avait rendus. Il portait, je me rappelle, assez de décorations pour couvrir toute sa poitrine, et ne pouvait les étaler toutes, il les avait réunies en collier autour de son cou. Comme tous les autres généraux, il était en uniforme bleu et portait le tricorne à plumet ; mauvaise tenue, selon moi, car cela le mettait trop en vue.

Il s'arrêta devant notre bataillon, jeta un regard sur nous et nous fit un discours concis : " Vous êtes au poste d'honneur, à côté des gardes de Sa Majesté ; vous vous montrerez dignes de cette place et dignes du nom anglais. Il n'est pas nécessaire d'être général pour reconnaître la force de notre position ; elle est imprenable, à condition que vous la défendiez solidement. Attendons que l'ennemi ait été bien canonné, et l'ordre vous sera donné de l'aborder à la baïonnette ; et surtout du calme ! " Il serra la main de notre colonel ; nous le saluâmes d'une acclamation, et il s'élança au galop vers la garde, rangée en bataille à quelque distance de nous.

Enfin, disions-nous, la bataille va donc commencer ! Mais l'ennemi ne donnait aucun signe de vie. L'air était chaud et orageux ; l'atmosphère était devenue si brumeuse, qu'à peine distinguait-on la ville à nos pieds, les collines devant nous formaient une masse confuse dans laquelle on ne pouvait plus deviner un contour.

Au bout d'un instant, l'enthousiasme excité par le discours du général se calma ; nous commençons à être moins convaincus que le succès dépendait de nos bras. On nous fit former de nouveau les faisceaux, et on nous permit d'aller, par groupes de dix et de vingt, boire à la rivière. Elle était gardée par nos tirailleurs, embusqués derrière les haies et les escarpements de la rive ; mais la ville avait été abandonnée. La position paraissait excellente, avec cette restriction cependant que l'ennemi en arrivant serait moins abrité que nos hommes.

Pendant que j'étais à la rivière, une colonne sortait de la ville et se dirigeait sur notre position. Un instant nous crûmes que

c'était l'ennemi, car la poussière était si forte qu'on ne pouvait reconnaître la couleur des uniformes ; c'était notre arrière-garde qui abandonnait les collines qu'elle avait occupées la nuit précédente.

Un bataillon de chasseurs à pied fit une halte de quelques minutes à la rivière pour laisser les hommes se rafraîchir, et j'échangeai quelques mots avec deux officiers. Ils avaient fait partie des troupes qui avaient attaqué l'ennemi à son premier débarquement. D'abord ils avaient eu l'avantage, et l'auraient, disaient-ils, repoussé facilement s'ils avaient été un peu appuyés ; mais toute l'affaire avait été mal conduite. Les volontaires avaient fait preuve de beaucoup de courage et d'élan, mais le désordre s'était bientôt mis dans leurs rangs comme dans ceux de la milice ; et l'attaque, finalement, avait échoué avec des pertes sérieuses. C'étaient les blessés de cette première affaire qui avaient passé par Guilford pendant la nuit. Les officiers nous demandaient avec avidité des renseignements sur les dispositions prises pour la bataille, et quand nous leur dîmes que les gardes étaient les seules troupes régulières sur cette partie de la ligne, ils secouèrent le tête en signe de mauvais augure.

Pendant que nous causions, un troisième officier s'avança vers nous. C'était un homme brun, au teint hâlé, avec une tête singulière et l'air très monté.

“ Vous êtes des volontaires, ” nous dit-il avec vivacité, “ et bien ! sans vouloir vous froisser ni vous être désagréable, je vous dirai que ce que vous avez de mieux à faire c'est de rentrer chez vous et de nous laisser nous tirer d'affaire tout seuls. Tout n'eût irait que mieux, soyez en bien certains. Notez bien que je ne veux blesser personne, mais c'est la pure vérité. ”

Après cette sortie, faite d'un ton bourru, il partit vivement sans attendre notre réponse et sans que les autres officiers eussent le temps de l'arrêter. Ils s'excusèrent de son impolitesse, et nous apprirent que son frère, officier dans le même bataillon, avait été tué le dimanche, que cette perte, jointe à la chaleur et à la fatigue de la marche, lui avait troublé l'esprit. Ces officiers ajoutèrent que l'avant-garde de l'ennemi était tout près de nous, qu'il attendait des renforts, et qu'on ne nous attaquerait probablement pas avant midi. Cependant il était près de trois heures quand la bataille commença.

Pour nous, l'excitation de l'attente était déjà passée. Pendant douze heures nous avions espéré la lutte, et il nous semblait presque que l'invasion n'était qu'un mauvais rêve, et que l'ennemi n'était qu'un mythe. Jusqu'ici, sauf le nombre des troupes et les bruits qui circulaient, tout cela ne différait guère d'une revue de

volontaires sur les dunes de Brighton. Ces idées me passaient par l'esprit pendant que nous étions couchés en groupes sur l'herbe, les uns fumant, les autres endormis ou grignotant leur pain.

L'état de torpeur dans lequel nous étions tombés fut subitement troublé par un coup de canon tiré du sommet de la colline à notre droite, tout près de la grande maison. C'était la première fois que j'entendais tirer un boulet, et, quoiqu'il y ait cinquante ans de cela, le sifflement strident du projectile retentit encore à mes oreilles. Mais nous allions nous faire à ce bruit-là. Nous sautâmes sur nos pieds sans attendre le commandement, et en un clin d'œil nous nous formâmes en ligne, les premiers rangs allongeant le cou pour voir l'ennemi qui approchait. Ce coup de canon était apparemment le signal du combat, car nos batteries ouvrirent le feu sur toute la ligne. Je ne pouvais voir sur quoi elles tiraient, et je suis certain que les artilleurs eux mêmes ne le voyaient pas davantage. Je vous ai déjà dit que la matinée était brumeuse ; maintenant la fumée de nos canons s'étendait comme un nuage funèbre sur toute la hauteur, et bientôt nous ne pûmes apercevoir que les hommes de nos rangs et la silhouette des artilleurs de la batterie la plus proche de nous, braquée sur le versant à notre droite.

Ce feu d'artillerie continua pendant près de deux heures sans que l'ennemi répondit. Nous voyions les servants manœuvrer avec rage, écouvilonnant, chargeant et tirant. Le commandant allait et venait lentement à cheval derrière les canons, cherchant à percer le brouillard avec sa longue-vue. Une ou deux fois les canonniers cessèrent leur tir pour laisser la fumée se dissiper, mais cela ne servait pas à grand'chose. Deux heures se passèrent sans que l'ennemi eût riposté par un seul coup.

" Si c'est là une bataille, " me dit Dick Wake, qui était mon voisin de gauche, " c'est peu de chose. "

A peine ces paroles étaient elles prononcées, qu'un formidable roulement de fusillade se fit entendre sur notre front ; nos tirailleurs répondirent vivement, et bientôt les balles commencèrent à siffler au-dessus de nos têtes, quelques-unes rasant la terre à nos pieds. Jusqu'à ce moment, nous avions été massés en colonnes ; maintenant on nous déploya en ligne sur le terrain qui nous avait été assigné. De la vallée à notre gauche, un chemin montait le long de notre front. Ce chemin était couronné d'un talus d'environ quatre pieds de hauteur, derrière lequel on abrita la plus grande partie de notre régiment ; un peu plus haut, la tranchée faisait un coude qui l'écartait de la ligne, de sorte que la droite du régiment l'abandonna et occupa les pelouses découvertes du parc.

On avait coupé le talus en cet endroit pour nous laisser un passage. Dans la matinée, on nous avait ordonné d'abattre les buissons qui couvraient le sommet du talus, afin de laisser l'espace libre pour tirer ; nous n'avions pas d'outils, et ce fut une compagnie de sapeurs qui se chargea de cette besogne. Ma compagnie se trouvait sur la droite, et par conséquent en dehors de l'abri formé par le talus. Plus loin, toujours à notre droite, était la batterie d'artillerie dont j'ai déjà parlé ; ensuite un bataillon de ligne, puis d'autres batteries, et plus loin encore une grande masse de miliciens et de volontaires, avec quelques troupes de la ligne qui s'étendaient jusqu'à la grande maison. C'était là du moins notre ordre de bataille avant que le combat s'engageât ; quels furent les changements ensuite, je l'ignore.

(A continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

L'article relatif à l'indemnité de guerre fixée par le Traité de Francfort a subi une modification importante en ce qui concerne l'échéance des paiements. La France désirant libérer le plus tôt possible son territoire de l'occupation allemande a ouvert à cet effet des négociations avec la Prusse. Un nouveau traité a été signé par le Comte de Rémusat et le général d'Arnim. Sur paiement d'un demi milliard les départements de la Marne et de la Haute-Marne seront évacués. Un autre demi-milliard sera payable le premier mars 1873, et le premier mars 1874 un troisième paiement d'un demi milliard sera effectué, et les départements des Vosges et des Ardennes seront évacués. Mais l'armée Allemande continuera d'occuper les départements de la Meurthe et de la Meuse et la citadelle de Belfort jusqu'au versement du dernier milliard qui s'effectuera le premier mars mil huit cent soixante et quinze.

Ce traité détermine la libération progressive du territoire français, mais ne fixe en aucune manière l'effectif de l'armée d'occupation qui diminuera graduellement en proportion des divers montants qui seront versés dans la caisse prussienne. Ainsi jusqu'au paiement intégral de la rançon, les vainqueurs auront le droit de maintenir 50,000 hommes sur pied, et la France a encore près de trois ans à vivre sous le joug prussien.

Cette perspective de délivrance un peu moins douloureuse que l'autre, n'offre rien de bien rassurant. Au prix de quels sacrifices de toutes sortes, il va falloir trouver de l'or en quantité suffisante. Que de systèmes de taxation, il va falloir modifier ou créer pour satisfaire aux exigences du présent. Et puis qui sait si certaines complications européennes advenant à temps opportun, n'auraient pas

mis la France en mesure de refuser de faire les paiements qui se trouveraient dûs et faire ainsi une économie de quelques cent millions de francs.

Pour faire face à tant de nécessités où se heurtent les calculs des meilleurs financiers, M. Thiers a mis de nouveau sur le tapis son projet de loi favori sur l'impôt des matières premières. Ce projet de loi a été battu en brèche par les membres de la droite et par les partisans du libre-échange. Les députés de la gauche pour faire contre poids, ont soutenu M. Thiers. Les débats ont été violents et la droite s'est montrée déterminée à rejeter ce projet de loi, dût le Président de la République offrir sa démission. Elle a même discuté sérieusement la question d'un triumvirat composé des généraux McMahan et l'Admirault et du duc de Broglie. Quel fut le dénouement de ces difficultés? Voici comment nous l'explique le télégraphe transatlantique qui est plus expéditif que les malles Européennes: — " L'émotion causée par la crainte d'une crise présidentielle est calmée. La ferme attitude de M. Thiers a affaibli la coalition formée contre lui par les factions de la droite de la chambre. Le maréchal McMahan a déclaré qu'il ne consentirait à entrer dans un triumvirat que si cette forme de gouvernement était sanctionnée par un plébiscite. "

Au reste la chambre française pourrait difficilement siéger sans avoir au moins une crise par mois. Ainsi est fait son tempérament et c'est chez-elle une maladie chronique.

Avant cette dernière crise dont nous venons de parler, il y avait eu une autre crise qui s'est terminée par un revirement inattendu. La droite lassée de voir que M. Thiers ne travaillait pas dans les intérêts monarchiques, a envoyé auprès de lui une députation pour lui signifier qu'il ait à modifier sa manière de gouverner " Attendez-vous de moi que je travaille à une restauration monarchique? " à répondu M. Thiers. J'ai accepté à Bordeaux la République, j'ai engagé mon honneur à la consolider. Je travaille et je continuerai à travailler à sa consolidation..... Ce n'est pas assez de ne rien faire contre elle, il faut aider à la fortifier, parceque le maintien de la République est maintenant la garantie du salut de la France."

Ces paroles n'étaient pas de nature à faire plaisir à la droite qui avait longtemps espéré que la politique équilibriste de Thiers finirait par incliner du côté des monarchistes. Aussi ces derniers ont-ils définitivement retiré leur appui au Président de la République et se sont mis à l'œuvre pour lui faire opposition. Où ces luttes vont-elles mener la France? A la République définitive peut-

être : à la royauté peut être ; mais plus probablement à la dictature de Gambetta qui ne serait rien autre chose que la révolution.

* *

Les persécuteurs de l'Eglise ont agrandi leur sphère d'action. Après l'usurpation des Etats Pontificaux, après l'organisation des sociétés secrètes et l'installation d'une section de l'internationale à Rome, après la démolition des monastères et couvents, après le schisme de Doellinger, après les insultes et les voies de fait contre les ministres du culte catholique, on aurait pu croire à une trêve générale des marteleurs de la Papauté et du catholicisme. La mesure des crimes n'a pas encore débordé.

Parmi les souverains Européens, Victor Emmanuel ne pouvait à lui seul battre en brèche l'Eglise avec assez d'effet marqué, et l'Empereur Guillaume pour lui prêter main forte est entré dans la lice. La proscription des Jésuites et de certains autres ordres religieux analogues a été décrétée solennellement au Reichstag allemand. Bismark a crû par là unir d'une manière plus étroite l'Italie à l'Allemagne. Il a cru, en frappant d'ostracisme certaines communautés religieuses, mettre une barrière infranchissable aux sympathies éventuelles de l'Italie pour la France qui emploierait volontiers son influence pour faire réintégrer le Pape dans ses Etats.

En réponse à une adresse qui lui avait été présentée, Pie IX a dit au sujet de la nouvelle loi qui a été adoptée contre les Jésuites au Parlement d'Allemagne : — "Soyez confiants, unis, car un caillou tombera de la montagne qui brisera les pieds du colosse. Si Dieu veut que d'autres persécutions surgissent, l'Eglise ne les redoute pas ; au contraire elle n'en devient que plus forte et elle se purifie parce que dans l'Eglise même il y a des choses à purifier, et rien n'y contribue d'avantage que les persécutions exercées par les grands de la terre."

* *

Voici le règne d'Amédée qui est en train de s'illustrer par la multiplicité des ministères successifs qui se sont constitués pour conduire l'Etat. Depuis dix-huit mois qu'il porte la couronne d'Espagne, il a vu couler sept ministères et s'en former un huitième. Au ministère du maréchal Serrano vient de succéder celui de Zorilla ; et voilà comment l'Espagne tombant de Charibde en Scylla se trouve aujourd'hui à la merci des radicaux.

Sous le nouveau régime, le pays va-t-il se trouver en sûreté, l'ordre va-t-il être mieux maintenu, les bouleversements seront-ils évités? C'est peu probable. Que va-t-on faire pour abattre le mouvement Carlisle qui gagne chaque jour du terrain politiquement et militairement.

Tout annonce que le fils de Victor Emmanuel achève de régner. Trop heureux s'il échappe aux balles des assassins. De nos jours la royauté est un fardeau lourd à porter; et les têtes couronnées ne sont pas plus en sûreté contre les passions populaires que les plus vils esclaves ne le sont contre le fouet de leur maître.

* * *

Le jubilé de Boston s'est terminé heureusement comme succès artistique; comme succès pécuniaire le résultat n'a pas répondu au vœu général. C'était là une œuvre gigantesque due à l'initiative et à l'esprit hardi et entreprenant de M. Gilmore. Elle ne se renouvellera peut-être plus; mais du moins on en parlera longtemps dans les générations à venir et elle sera burinée éternellement dans les annales du monde musical.

Le colyseum, où s'est accompli le jubilé de la Paix, est une immense bâtisse en bois et carrée, mesurant cinq cent cinquante pieds de longueur sur trois cent cinquante pieds de largeur, et ayant un peu plus de cent pieds de hauteur. Il pouvait contenir environ 70,000 personnes en y comprenant les 22,000 choristes et instrumentistes à qui incombait le soin de soulever une tempête d'harmonie telle que l'homme n'en a jamais peut-être entendue.

Là se trouvaient réunis 22,000 exécutants venus de tous les points du globe et comprenant les meilleurs artistes. Là le génie musical a pris des proportions grandioses inconnues jusqu'à nos jours, et pour conserver l'ensemble harmonique sur une si vaste scène on n'a pas craint avec les voix des choristes, avec les mélodies des orgues, des orchestres et des musiques militaires de mêler le timbre des cloches, de mettre en jeu le chœur des enclumes et de faire entendre les détonations de l'artillerie.

Dans ce grand tournoi musical auquel les nations était conviées, la France a eu sa bonne part de lauriers et probablement la plus belle. Le corps des musiciens de la Garde Républicaine a remporté un triomphe incontestable sur tous ses concurrents. Voici à ce sujet ce que dit un correspondant de journal qui a assisté à ce Jubilé: — " Je m'attendais à un succès éclatant pour la Garde républicaine, mais je n'aurais pas osé espérer un triomphe aussi

prodigieux. Ce n'est pas le cas de faire du chauvinisme, mais l'exacte vérité est que les musiciens français se sont surpassés et qu'ils ont entièrement éclipsé, non-seulement la musique allemande, mais aussi l'excellent corps de musique anglais qui avait jusqu'à présent cueilli les plus beaux lauriers du Jubilé. C'est l'opinion universelle, et dans le colysée même, au moment où les gardes Républicaines se retiraient, emportant les fleurs dont l'audience les avait couverts, j'ai entendu des Allemands, sous l'impression toute fraîche de l'admirable musique qu'ils venaient d'entendre, avouer qu'il ne leur avait jamais été donné d'assister à pareille fête..... Quand on a vu les uniformes français s'avancer en bon ordre vers l'orchestre, les applaudissements ont éclaté avec fureur dans la salle et au dehors, où quatre-vingt mille personnes restées aux abords du Colysée, témoignaient par des trépignements et des acclamations sans fin, qu'elles partageaient l'enthousiasme des heureux du dedans. Nouvelle et triple salve d'applaudissements quand, les musiciens rangés en demi-cercle, M. Paulus se préparait à lever son bâton ; il a fallu attendre plusieurs minutes pour que le silence se rétablît. La garde républicaine a reconnu cette accueil chaleureux en attaquant avant tout *Hail Columbia*. L'audience qui ne s'attendait pas à cette politesse en dehors du programme, s'est levée tout entière. A peine la dernière note expirait-elle que la sympathie a fait explosion par mille manifestations que pour ma part j'eusse cru impossibles dans la ville puritaine, de Boston. Tous les mouchoirs s'agitaient, les chapeaux étaient jetés en l'air, on applaudissait des pieds et des mains ; enfin — fait qui ne s'était pas encore vu — les auditeurs ont spontanément décrété l'envoi immédiat de trois corbeilles de fleurs aux musiciens français."

* * *

En cette saison naturellement consacrée au repos, aux promenades et à la villégiature on ne s'occupe guère que de politique sur la plus grande partie de ce continent. La fièvre électorale enflamme les cerveaux et la cabale en faveur des candidats nombreux qui veulent s'immoler pour la patrie est à l'ordre du jour.

Aux Etats-Unis, en vue des élections présidentielles, les différents partis s'occupent d'un travail considérable d'organisation qui puisse leur permettre de lutter avec avantage. Les Républicains libéraux qui avaient posé la candidature de Horace Greeley à la présidence et Gratz Brown à la vice-présidence viennent de recevoir un appui important par l'adhésion de la convention démocra-

tique de Baltimore qui a siégé dernièrement. Si en cette circonstance les démocrates se sont ralliés avec certaines fractions du parti actuellement au pouvoir, ce n'est pas qu'il y ait entr'eux de grandes sympathies, des opinions semblables, des intérêts indéniables. Ce n'est pas une fusion qui s'est opérée. C'est plutôt un rapprochement temporaire qui s'est effectué pour renverser Grant qui a abusé de sa position élevée, a enfreint les règles de la constitution, a toléré et même favorisé la corruption et le gaspillage dans les diverses sphères administratives. Sans ce rapprochement ils n'auraient pu lutter contre Grant, et ils se sont réunis sous un étendard commun, celui de la *Réforme*.

En Canada la mise en scène est moins grandiose ; mais l'agitation électorale qui se fait pour la formation du second Parlement fédéral n'est pas moins considérable, relativement. Conservateurs et libéraux se préparent une guerre héroïque à en juger par l'activité et le branle-bas qu'on déploie partout. Le résultat des élections qui doivent avoir lieu bientôt, permettra d'apprécier plus justement les forces respectives des deux partis, leurs succès et leurs défaillances, la marche progressive ou rétrograde de chacun d'eux.

Montréal 22 Juillet 1872.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

BIBLIOGRAPHIE

The Canadian Parliamentary Companion, Henry J. Morgan, Éditor ; printed by John Lovell, 1872, 514 pages.

M. Morgan publie à chaque session du parlement un volume qui porte le titre ci-dessus. Je viens de recevoir le septième, qui a paru vers le milieu du mois d'avril, au moment où s'ouvrait le parlement fédéral. C'est un volume de trois pouces sur cinq, comptant plus de 500 pages, et, à mon avis, mieux compilé que ses prédécesseurs.

L'idée de M. Morgan est empruntée à une publication du même genre, qui est fort en vogue en Angleterre, où l'on en comprend la nécessité ; mais pour l'introduire ici, pour l'y implanter, pour la faire réussir, il a fallu à l'auteur canadien plus de courage et de persévérance qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord. Je puis ajouter que pour la première fois depuis sept ans, M. Morgan va pouvoir payer un peu plus que ses frais d'impression avec le produit de la vente de son livre. C'est donc un progrès obtenu. Maintenant, il s'agit de signaler cet ouvrage aux Canadiens-Français parmi lesquels il est généralement peu connu. Je dirai ici le motif qui me porte à écrire quelques lignes au sujet de ce livre. La semaine dernière, je rencontraï à Ottawa, quatre braves marchands de ma ville natale qui y étaient allés principalement pour assister aux séances du parlement et voir de leurs yeux les choses du monde politique dont les gazettes les entretiennent plus ou moins bien. Ils me témoignèrent le regret d'être peu renseignés sur les hommes dont la parole avait fixé leur attention durant une séance récente de la Chambre. S'il en est ainsi, leur dis-je, vous avez besoin d'un compagnon qui vous renseigne sur cela et sur bien d'autres choses encore, je suppose : tenez voici un petit livre que l'on glisse dans sa poche et qu'on peut en tirer à l'instant requis pour y puiser des informations, sur les hommes et les choses du parlement. Ainsi, quand du haut de la galerie des Communes, on vous montrera par exemple la figure ascétique, la barbiche jaune, l'habit noir, le pantalon noir, la veste noire, la cravate noire, et que vous entendrez la voix de fausset de M. Mackenzie, ouvrez vite ce petit livre, vous y lirez toute la carrière politique de ce personnage qui est en train de chausser les bottes de sept lieues de M. Brown et d'aller comme lui..... mais ne parlons point politique.

En un mot, la carrière de chaque homme public, sa parenté, sa profession, les charges qu'il a occupées ou qu'il occupe, son état de fortune, tout est consigné dans ce précieux petit volume, qui avant trente ans aura le premier rang sur les tablettes des bouquinistes.

Dans son ouvrage M. Morgan a eu le soin de faire entrer aussi les renseignements qui se rapportent aux législatures locales. Je ne vois pas comment il serait possible de se passer de ce *vade mecum* dans les bureaux publics, dans les bureaux d'avocats, chez les prêtres, les journalistes, et en somme chez tous ceux qui ont intérêt, plus ou moins, à ne pas montrer une ignorance trop profonde à l'égard de choses que dans les autres pays on sait par cœur comme on sait le quantième du mois courant. Il faut noter aussi que le *parliamentary companion* explique d'une manière brève, mais très-claire, la procédure des Chambres. Les diverses manières de formuler une décision; les différentes sortes de bills et la filière par laquelle ils passent avant de devenir loi ou d'être jetés au panier; le budget et les débats qui ont lieu sur chacun de ses articles; les droits, attributions et privilèges des chambres, du cabinet, du gouverneur-général et de certains officiers; la réglementation et le fonctionnement des comités des chambres; enfin une foule de détails qui ne sont bien compris que des députés et des personnes qui étudient spécialement cette matière.

Je me suis amusé à relever dans le *Companion* les notes suivantes, que je donne à simple titre de curiosité :

Il y a soixante-dix-sept sénateurs. Trois seulement paraissent avoir été gradués dans les hautes universités; vingt-cinq autres ont passé par les collèges ou les académies. Quarante cinq sont nés dans les provinces canadiennes, dix en Ecosse, sept en Irlande, quatre en Angleterre, deux aux États-Unis, et un dans l'île de Jersey; huit autres n'ont pas fait connaître le lieu de leur naissance. Messieurs Leslie et Holmes sont les plus avancés en âge, étant nés respectivement en 1786 et 1789. M. Leslie est en outre le doyen des membres du parlement, puisque dès 1824 il était membre de l'Assemblée législative du Bas-Canada. Le plus jeune sénateur, M. Carroll, (Colombie Britannique) est né en 1837. Dix-neuf sénateurs ont des grades ou commissions dans la milice, seize sont avocats, dont sept conseils de la Reine, cinq sont des notaires appartenant à la province de Québec, dix-neuf sont marchands, onze s'occupant d'affaires de banque, trois sont agents consulaires, trois médecins, six fermiers, cinq propriétaires de moulins, deux constructeurs de navires, un rédacteur, et neuf sans profession avouée..... des rentiers probablement. Cinquante-neuf ont fait parti du Conseil Législatif, et trente-sept ont été membres des Assemblées Législatives des divers provinces maintenant confédérées. En politique, quarante-neuf se qualifient de "conservateurs"; tous les autres se disent "libéraux"—sauf M. Letellier de Saint-Just qui prend le titre de "national." Messieurs Girard, Carroll et McClelan sont célibataires. Depuis 1868, dix-neuf nouvelles nominations de sénateurs ont été faites, dont trois pour la Colombie, deux pour Manitoba et quatorze pour remplacer des défunts ou des résignataires.

Sur les cent quatre-vingt-onze députés aux Communes, il y en a cent-quinze nés en Canada. Soixante et quatre sont sortis des collèges et universités dont trente-cinq dans le Bas-Canada: Nicolet six, McGill, Collège six, St. Hyacinthe cinq, Sainte-Anne trois, Séminaire de Québec neuf, l'Université Laval un, St. Sulpice deux, L'Assomption un, Séminaire de Montréal deux. Vingt-quatre ont des commissions dans la milice,

vingt-trois dans les corps de volontaires. Quarante-sept appartiennent aux professions dites libérales; sur ce nombre on compte vingt-deux Conseils de la Reine. Vingt-deux sont avocats dans la province de Québec, dix-huit à Ontario, quatre à la Nouvelle-Ecosse, et trois au Nouveau-Brunswick. Douze médecins, quatre notaires (pro. de Québec), neuf ingénieurs ou arpenteurs, quinze dont les rapports avec les journaux sont plus ou moins directs, un agent consulaire, quatre manufacturiers, trois propriétaires de moulins, quatre constructeurs de navires, sept fermiers, quatre contracteurs, trente-deux marchands, un brasseur et un tanneur. Quinze sont engagés dans les affaires de banque, dix-neuf dans les chemins de fer. Quatre semblent sans état. Deux ont siégé dans le conseil législatif, quatre-vingt-cinq dans l'assemblée législative, et vingt-six sont actuellement double-mandataires dans Québec et Ontario. Le député le plus âgé est l'honorable Joseph Howe, né en 1804, et qui est en même temps le doyen des députés, étant entré en parlement en 1836. L'honorable J. Sandfield Macdonald qui le suit n'y est entré qu'en 1841. (Mort au moment où cet article venait d'être terminé).

Dans les cinq parlements qui ont fonctionné sous le régime fédéral, vingt-huit membres sont morts depuis 1867, savoir : onze des Communes, six du Sénat, trois d'Ontario, deux de Québec, trois de la Nouvelle-Ecosse et trois du Nouveau-Brunswick. Là-dessus pas un seul double-mandataire.

Les sessions du parlement fédéral ont eu lieu : du 6 nov. 1867 au 22 mai 1868 ; du 15 avril 1869 au 22 juin suivant ; du 16 fév. 1870 au 12 mai suivant ; du 15 fév. 1871 au 14 avril suivant ; et la dernière du 11 avril au 14 juin 1872.

M. Morgan est l'auteur de trois ou quatre ouvrages souvent cités. Ce sont pour la plupart des recueils de notes bibliographiques, biographiques, ou historiques qui lui font le plus grand honneur, car il a été le premier à entrer sérieusement dans cette voie et à y découvrir, grâce, à des recherches patientes et à des aptitudes peu ordinaires, d'innombrables informations que notre pays peut fournir aux curieux comme aux observateurs, dans la masse des archives de son passé. Voulez-vous connaître les hommes distingués qui ont illustré le Canada ? ouvrez les *Celebrated Canadians*, vous y trouverez une biographie de chacun d'eux depuis Jacques Cartier jusqu'à Georges Cartier. Voulez vous savoir le nom des auteurs qui ont écrit sur le Canada, depuis deux siècles et demi ? procurez-vous la *Bibliotheca Canadensis* et vous y trouverez le titre, le nom de l'auteur, le nom de l'éditeur, l'année de publication de tous les ouvrages connus qui se rattachent à notre pays. Il ne s'agit pas ici d'un catalogue seulement. Les recherches de M. Morgan ont produit des résultats que vous serez étonnés de voir, amis lecteurs, et vous pourrez remarquer aussi que l'auteur, anglais de naissance et de langage, est canadien par l'éducation, et excessivement bien disposé envers les Canadiens-Français. Ce dernier mérite a de la valeur à mes yeux ; je sais plus d'un écrivain canadien qui profite de l'avantage qu'il a de s'exprimer en langue anglaise pour nous traiter par dessous la jambe comme on dit familièrement, et faire en sorte qu'en le lisant on ne pense pas plus à nous que si nous n'existions point.

BENJAMIN SULTE.

Contagion de la Variole, Lecture faite devant l'Union-Catholique (séance du 19 mai 1872) par le Dr. George Grenier, Licencié du Collège des Médecins et Chirurgiens de la Province de Québec, ex-Président de l'Institut-Médical, Médecin de l'Hôtel-Dieu et du Dispensaire de la Providence, Démonstrateur d'Anatomie à l'École de Médecine et de Chirurgie (Faculté de Médecine de l'Université-Victoria, Montréal), auteur du *Mémorial Thérapeutique* du "Guide Pratique des Soins de Charité", etc. In-18. pp. 56, Montréal, Typographie "le Nouveau Monde."

Ce travail lu devant l'Union Catholique a été publié sous les auspices de cette Société, qui a cru rendre un service à la population, en mettant les excellentes idées qu'il renferme à la portée de tous.

Après avoir parlé des ravages exercés par cette redoutable épidémie depuis plusieurs mois, l'auteur commence d'abord par prouver le caractère contagieux de la variole et cite de nombreux exemples pour démontrer qu'elle se communique de toutes manières, par inoculation, par simple contact, par inhalation. Il énumère les circonstances qui favorisent la transmission du virus varioleux et insiste particulièrement sur les dangers des concrétions varioliques qui se forment sur la surface de la peau, lors de la dessiccation des pustules, et qui sont les véhicules les plus puissants pour propager la maladie. Il examine la nature intime du virus et cite les différentes théories qui attribuent les maladies contagieuses à des substances organiques altérées, à des ferments ou à des germes vivants suspendus dans l'atmosphère. Puis touchant la partie pratique, il recommande comme moyen préservatif, la vaccination. Il appuie spécialement sur les moyens hygiéniques à adopter dans l'intérieur des familles, lors que la maladie s'y déclare : l'isolement du varioleux, l'enlèvement des meubles superflus, les précautions à prendre par les gardes-malades et la proscription des visites inutiles.

Ensuite, il recommande l'usage des désinfectants tels que le chlorure de chaux, l'acide carbolique, etc., mais il prise hautement les deux agents les plus efficaces : l'air et l'eau, la ventilation dans le but d'empêcher la contagion chez les autres et de contribuer à la guérison du malade lui-même, et les bains tièdes, pendant la convalescence, pour débarrasser la surface de la peau des concrétions morbifiques qui y sont attachées. Il recommande aussi, en s'appuyant sur de grandes autorités, le traitement réfrigérant de la variole.

Nous devons féliciter Mr. le Dr. Grenier, sur l'excellence de son travail, et nous avons la certitude que cette lecture portera ses fruits et que les excellentes suggestions qu'elle renferme, auront un retentissement profitable à la population.

DR. LARAMÉE.